

CAHIERS 58
METANOIA

58

CAHIERS METANOIA

1989

revue trimestrielle

SOMMAIRE

CAHIERS
METANOIA

Rédaction
Administration
26740 Marsanne
tél. 75 90 30 44

Association déclarée
loi de 1901

CCP. Ass. Métanoïa
LYON 6564-15 T

Directeur de publication :
Emile GILLABERT

Tirage : 6.89
Imprimerie du Crestois
26400 - CREST

Dépôt légal 6.89

EDITORIAL <i>DU REVE A LA REALITE</i>	p. 3
COMMENTAIRE DE L'EVANGILE SELON THOMAS <i>LOGION 70</i>	p. 9
RECHERCHES <i>ABBA AMMA, DIEU LE PERE, DIEU LA MERE D'APRES LES EVANGILES APOCRYPHES par Yves Moatty</i>	p. 15
MEDITATIONS AU FIL DE LA PLUME <i>CONNAITRE LE PERE EN VERITE par Christian Roux INSTAURATION par E. L'ESPRIT A CAUSE DU CORPS par Daniel Perrier</i>	p. 19 p. 20 p. 22
LE MONAKHOS AUJOURD'HUI <i>LE CONTESTATAIRE CONTESTE par Paule Salvan MAIS ENCORE... par Raymond Oillet COURRIER</i>	p. 25 p. 28 p. 31
BIBLIOGRAPHIE <i>NOTES DE LECTURES</i>	p. 36
POESIES	p. 39

Comment se procurer les Cahiers Métanoïa ?

Les Cahiers sont servis d'office aux membres de l'Association Métanoïa : ils ne sont pas vendus au numéro. Le contenu même des Cahiers ne peut en faire une revue d'étalage. Pour recevoir régulièrement la revue, prière de remplir le bulletin d'adhésion à l'Association et de le retourner accompagné du montant de la cotisation à : Association Métanoïa - 26740 MARSANNE.

La contribution demandée aux membres peut paraître élevée. Mais la nature même de notre recherche n'intéresse qu'un petit nombre : en effet, combien sont autour de nous ceux que préoccupe réellement le trésor qui ne périt pas ? (log 76).

Quelle que soit la date de votre adhésion, vous recevrez les 4 cahiers de l'année.

Si vous désirez acquérir les Cahiers déjà parus, veuillez ajouter au règlement de votre cotisation le ou les montants ci-dessous :

- Cahiers 1975	150,00 F.
- Cahiers 1976	150,00 F.
- Cahiers 1977	150,00 F.
- Cahiers 1978	150,00 F.
- Cahiers 1979	150,00 F.
- Cahiers 1980	150,00 F.
- Cahiers 1981	150,00 F.
- Cahiers 1982	150,00 F.
- Cahiers 1983	150,00 F.
- Cahiers 1984	150,00 F.
- Cahiers 1985	150,00 F.
- Cahiers 1986	150,00 F.
- Cahiers 1987	150,00 F.
- Cahiers 1988	150,00 F.

Comment faire connaître les Cahiers ?

Il dépend de chacun de nous que les Cahiers aillent à ceux qui peut-être sans le savoir les attendent dans la solitude. Sur demande émanant d'un membre de l'Association, nous adressons, contre 30 F. en timbres, un exemplaire de la revue à toute personne qu'il nous indiquera susceptible d'accueillir notre démarche comme il l'a lui-même accueillie.

D'avance merci !

c. Couverture by Frank Lalou

EDITORIAL

Du Rêve à la Réalité

Le Vivant, au sens où l'entend Jésus (log 111), est libéré de l'emprise du mental, et de ce fait possède la vue juste. Il n'a plus à chercher à se prémunir contre ce qu'on pourrait appeler l'imaginaire, les fantasmes etc.. Il voit le mirage, mais, l'ayant repéré, il a spontanément l'attitude que comporte la situation quelle qu'elle soit. On peut donc dire que chez lui le discernement se fait automatiquement et qu'il n'a plus à en parler si ce n'est pour répondre, comme le fait Jésus, à ceux qui cherchent à voir clair, mais souffrent de continuer à mêler le rêve et la réalité.

Le chercheur exigeant et lucide arrive sans trop de mal à comprendre intellectuellement l'Unité essentielle de tous les êtres, ce qui ne veut pas dire nécessairement qu'il l'accepte au fond de lui-même. La difficulté qu'il rencontre souvent a trait à ce qui en lui, plus ou moins consciemment, s'insurge contre le mal, la maladie, la mort. Il n'arrive pas à concilier ce qui par nature lui paraît séparé : comment le Tout peut-il englober à la fois le bien et le mal, comment peut-il réunir ce qui semble incompatible ? L'individu ne peut surmonter cette apparente contradiction pour la raison bien simple qu'il en constitue lui-même l'obstacle. Ce n'est que lorsqu'il a découvert son identité véritable que la dualité est transcendée. La connaissance qui découle de la prise de conscience de son Etre réel le délivre de l'enchaînement des existences individuelles et le libère du cycle des naissances et des morts. Tant qu'il ne se reconnaît pas dans sa réalité vivante (log 67), il court le danger de mêler les fantasmes du pouvoir avec l'autorité qui découle naturellement du "Je Suis". La peur souvent inconsciente de s'assumer

dans son identité véritable maintient le chercheur dans une sorte d'ambiguïté entre ce qui relève du monde et ce qui transcende le monde, entre les soucis d'affirmation personnelle et l'interprétation sereine des événements, entre ce qui est soumis aux lois de la programmation générale et ce qui échappe au temps et à l'espace. Tout cela peut s'exprimer par la question : "Pourquoi la manifestation ?".

Le logion où Jésus campe le Vivant face à ce qui passe est d'une prodigieuse fécondité pour nous apprendre le discernement, autrement dit pour repérer les mirages que le mental prend pour la réalité.

Jésus a dit :
Les cieux s'enrouleront ainsi que la terre
devant vous,
et le Vivant issu du Vivant
ne verra ni mort ni peur,
parce que Jésus dit :
Celui qui se trouve lui-même,
le monde n'est pas digne de lui.

(log 111)

Le Vivant ne peut mourir ; il n'est pas touché par l'impermanence du monde où tout ce qui est composé se décompose, où la construction et la destruction obéissent à des lois rigoureuses programmées depuis l'origine des temps, où la peur de souffrir et de mourir engendre l'idéologie qui mobilise et renforce l'ego en l'orientant vers des objectifs dont la poursuite même présuppose un état présent d'échec. Transformer l'échec en réussite, tel est le souci du mental, telle est sa raison de vivre, tel est le moyen qui lui permet de se renforcer. A cette fin, il mobilise le corps : c'est l'aveugle conduisant un aveugle. Son suprême stratagème consiste à faire croire qu'on s'occupe beaucoup trop de lui, qu'il n'est pas si néfaste qu'on veut bien le dire... Au besoin, il saura se faire humble, quitte à taxer de présomption et d'orgueil celui qui ose être ce qu'il est. Il excelle à parler de la vertu, de la modestie, de la pudeur, de la bienséance. U. G. caractérise à merveille ce comportement : "Nous avons surimposé sur le fonctionnement sensoriel naturel une verbalisation sans fin" (Le Mental est un Mythe, p. 72).

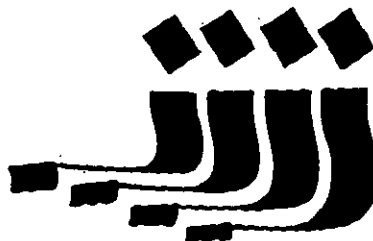
Dès lors l'invitation de Jésus, adressée à l'homme qui ne veut pas mourir, de revenir à l'état d'avant les conditionnements ne peut-elle pas sembler une gageure ? Non, si celui qui la reçoit possède au fond de lui-même la nostalgie indéradicable d'une "vie autre". S'il possède en lui ce "lieu de référence" inaliénable, que Jésus appelle Royaume, tout va concourir à ce que les événements du monde le mettent de plus en plus en lumière ; le monde lui-même sera alors perçu à travers la lumière du Vivant. Vu ainsi par le Vivant, le monde est manifestation du Vivant lui-même. C'est ce qu'exprime la parole soufie en ramenant l'idée de création à celle de Connaissance : "J'étais un trésor caché ; j'ai voulu me connaître et j'ai créé le monde". Dans l'esprit de cette vision, toute la création a pour objet la révélation du Vivant à lui-même.

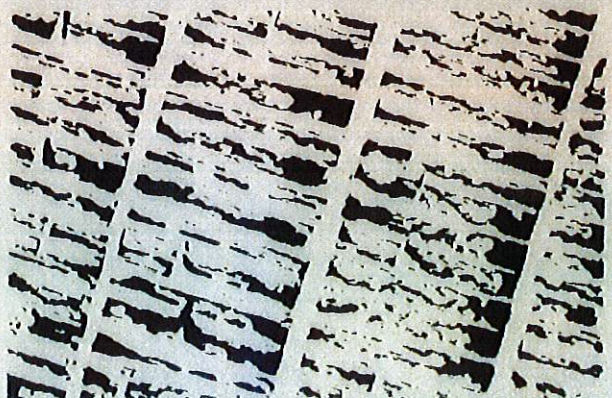
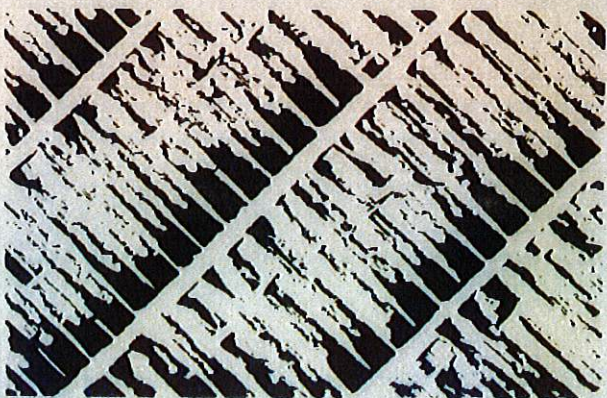
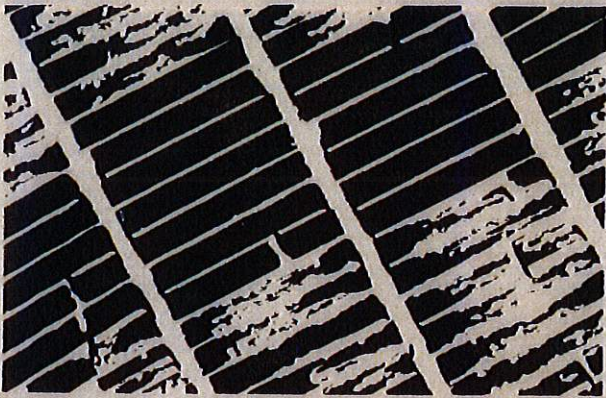
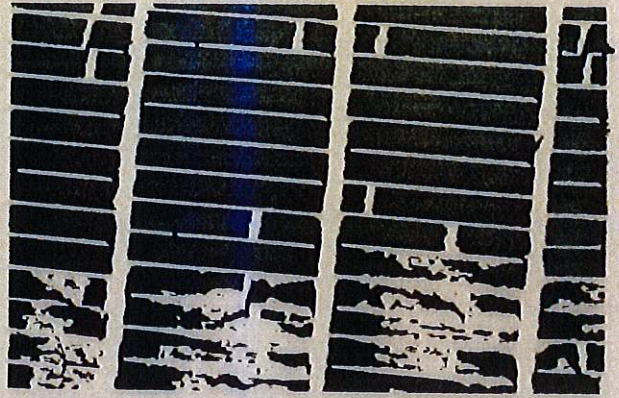
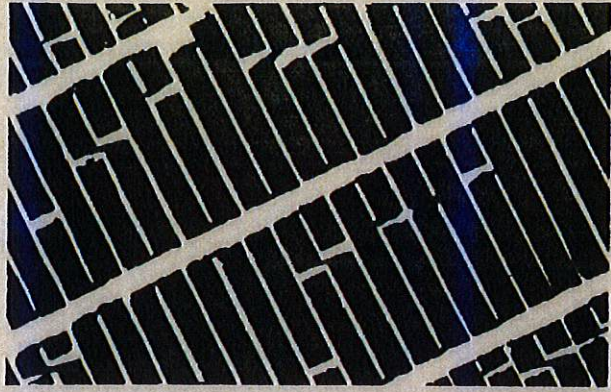
Cependant comme le Vivant ne saurait sortir de lui-même puisque rien n'est en dehors de lui - autre que lui n'est pas -, il ne peut répudier ce qui lui paraît une limitation ou un accident. D'une certaine manière, il est à la fois le juste et le criminel. Il est les deux puisqu'il englobe le tout ; néanmoins comme la partie ne saurait être le tout, le criminel n'est pas le Vivant. Dans la terminologie du "Je Suis", cela a déjà été exprimé par la sentence : "Je suis la rose, mais la rose n'est pas moi". Le discernement du gnostique, pour mériter son nom, doit intégrer cette notion. Néanmoins elle est rigoureusement impossible aussi longtemps que dure l'identification à la personne.

Le "trésor caché" veut se reconnaître, autrement dit, il cherche à se percevoir non pas dans la personne qui l'occulte mais dans tel corps dégagé de l'emprise du mental où il se révèle dans la perfection de sa plénitude.

La personne est inapte à la perception du Réel pour la raison bien simple qu'elle fait échec à cette perception. Vivant dans l'illusion de croire qu'elle est une personne, elle se croit une entité séparée. -La preuve, dira-t-elle, je me vois dans le miroir, je me reconnais -. Elle peut donner un âge à cette image, un nom. L'image change avec l'âge.

Mais la succession des images donne, comme dans le film, l'illusion de la continuité. Néanmoins, avec le temps, les images sont de moins en moins satisfaisantes. Malgré tous les soins qu'apporte la personne à garder et à donner une belle image d'elle-même, celle-ci se détériore et un beau jour elle se décompose . Sans attendre cette issue, je peux transcender ma condition mortelle ici - maintenant en laissant aller à la dérive passé et devenir ; alors je découvre mon visage originel grâce à ce corps que l'imaginaire consent à lâcher, ce corps devenu disponible pour refléter le "trésor caché". En apparence, rien n'a changé. La gestion du quotidien est assurée. En réalité, tout a changé. Je ne suis plus cette personne, je ne l'ai jamais été. Je ne suis pas ce mental, je ne suis pas ce corps. JE SUIS, singulier, unique. Je me reconnais et me vis grâce à ce corps qui, dégagé du mental, est mon miroir : "quand le disciple est désert, il sera rempli de lumière". Ce corps devenu mon disciple accomplit désormais sa tâche qui est de permettre au "trésor sacré" de se révéler. Les déconvenues de l'histoire sont abolies : le monde n'est pas digne de celui qui "a trouvé le corps". Rencontrant ce corps, je me suis reconnu vivant, le Vivant, libre, affranchi de la peur et de la mort ; le rêve a cédé le pas à la Réalité.





COMMENTAIRE DE L'EVANGILE SELON THOMAS

Jésus dit :

*Quand vous engendrez cela en vous
ceci qui est votre vous sauvera ;
si vous n'avez pas cela en vous,
ceci qui n'est pas votre en vous
vous tuera .*

(Log. 70)



LOGION 70

Enfant, je m'engendrerais fille du rêve : j'aimais les contes, le vent dans les arbres, le vol limpide des oiseaux, le silence habité de la montagne, l'odeur de la terre et du bois, le goût des herbes et du fruit vert, les dessins du givre et du feu. C'était là ma réalité : "toujours dans la lune", grondaient les voix des grands briseurs de rêves. La lune m'était amie ; et les étoiles aussi.

Je sus très vite faire comme si... j'en rajoutais même, dans l'ignorance des règles du seul jeu où nul ne peut impunément tricher : celui de la vie.

J'appris donc à vivre blessée.

Quand ai-je commencé à entendre, à voir, d'un regard exercé qui, bien que proche de celui de l'enfance, n'était pas le même, pénétrant mieux le coeur des choses ? Touchée moi-même au coeur, je découvrais des signes jusque là méconnus : j'en retrouvai le sens ; ou plutôt, ils me reconnurent. Par cela en moi-même plus que moi-même, je commençai à vivre vraiment : je me révélai à moi-même.

De quel étrange jeu de dupes sommes les piètres jouets ? Croyant choisir, je suis choisie : que puis-je vouloir être que je ne sois déjà ? Je suis, je dévisagé : cela est.

La pure, la lumineuse évidence Moi.

Mireille

* * *

Les logia de l'Evangile selon Thomas se succèdent comme autant de perles de lumière sur le fil invisible de la Gnose, et le logion 70 s'enchaîne logiquement avec les précédents. Je sais maintenant que la souffrance est la voie royale par excellence, "le guru qui mène à Dieu" (Mata Amritanandamayi). Je sais aussi que je n'ai rien à craindre d'une quelconque extinction d'un ego illusoire, puisque je ne puis connaître le Tout, si je suis privé de moi-même (log 67).

Cela que je dois engendrer en moi, n'est-ce pas Jésus ? Comme le dit si bien Angelus Silesius : "Je dois être Marie et enfanter Dieu" (Pèlerin Chérubinique, I, 23, Aubier. Paris). Pour engendrer Cela en moi, je dois être vierge comme Marie, i.e. ayant pacifié mon mental, être "pauvre en esprit", totalement réceptif à ma Nature originelle, mon Soi. Engendrant Jésus en moi, je retrouve ma véritable identité et c'est elle qui me sauve. En effet : "Bien avant d'être moi, j'étais Dieu en Dieu" (Angelus Silesius, V, 233). Dieu est le plus intime, le plus intérieur de moi-

même, car Dieu n'est autre que mon Soi : "Je suis l'autre Moi de Dieu ; c'est en moi seul qu'il trouve ce qui lui sera semblable et analogue de toute éternité" (Angelus Silesius, I, 278). C'est pourquoi Dieu m'engendre de toute éternité en tant que son Fils unique : "Le Père engendre sans cesse son Fils et je dis plus encore : il m'engendre en tant que son Fils et le même Fils. Je dis davantage : il m'engendre non seulement en tant que son Fils, il m'engendre en tant que lui, et lui en tant que moi, et moi en tant que son être et sa nature. Dans la source la plus profonde, je sourds dans le Saint-Esprit ; c'est là une vie, un être, une opération. Tout ce que Dieu opère est un ; c'est pourquoi il m'engendre en tant que son Fils, sans aucune différence" (Maître Eckhart, *Justi vivent in aeternum, in Sermons*, J. Ancelet-Hustache, Seuil, Paris).

Il me faut donc mourir de mon vivant : "Meurs avant de mourir afin de ne pas mourir quand tu devras mourir ou bien il te faudrait périr" (Angelus Silesius, IV, 77). Si je m'accroche à cet ego illusoire qui n'est qu'une contrefaçon de mon être réel, à ce moi qui n'est pas Moi, alors il me faudra périr sans pouvoir jamais engendrer Cela en moi : "Si le grain de blé tombé à terre ne meurt pas, il demeure seul, mais s'il meurt, il porte beaucoup de fruits. Qui cherche sa vie la perdra, qui la perd la sauvera" (Jn, XII, 24). Si je suis totalement désintéressé, je préserve mon moi sans même chercher à le préserver : "Le Saint néglige son moi et son moi se conserve" (Tao Te King, VII) ; "Si tu chéris ton moi, ne le chéris pas ; si tu veux le protéger, ne le protège pas" (Shantideva, *La Marche à la lumière*, VIII, 173, Les Deux Océans, Paris).

Mourir à moi-même, ce n'est rien d'autre que vaincre mon ego, dompter mon mental, "chevaucher le tigre" dit-on en Orient. Il me faut dominer mon mental instable, si je ne veux pas être dominé par lui : "Heureux est le lion que l'homme mangera et le lion sera homme" (log 7). Si je pacifie mon mental, je trouve le lieu de la Vie, le repos éternel ; s'il en va autrement, c'est lui qui me détruira : "Cherchez un lieu pour vous dans le repos, de peur que vous ne soyez cadavres et ne soyez mangés" (log 60).

Comment trouver le repos sinon en buvant à la source même de la Vie les paroles de Jésus ? Qui ne découvre pas cette source en lui-même, celui-là est déjà mort : "Vous ne pouvez comprendre les paroles de vie, parce que vous êtes dans la mort" (Evangile de la Paix). Celui qui trouve en lui le Royaume des Cieux trouve la Vie éternelle : "Quand vous vous serez connus, alors vous serez connus et vous saurez que c'est vous les fils du Père le Vivant" (log 3).

Yves

ॐ नमो भगवते वासुदेवाय

Ce qu'on n'arrive pas à obtenir du chat, du chien ou du singe, à moi on a réussi à me l'inculquer, on est parvenu à me circonscrire à l'image du miroir. Au début, je voulais saisir cette forme curieuse qui se mouvait en me faisant face. On a triomphé le jour où j'ai enfin compris que ce qui bougeait là-bas correspondait à ce qui bougeait ici. Je n'étais donc pas un demeuré. Un monde à explorer s'ouvrait et une personne se constituait en vue de conquérir les images qui foisonnaient de toute part. Il y avait tout d'abord l'image qu'elle se faisait d'elle-même en référence à d'autres images qu'elle découvrait : famille, monde ambiant, image du bien, du mal et de ceux qui l'incarnaient : le pompier et le pyromane, le héros et le criminel, Dieu et Satan. Bref, de quoi remplir toute une vie à ras bord.

Ce que la personne gagnait sur le plan de la culture, de l'autonomie individuelle, était perdu pour l'espèce. Incapable désormais de vivre en autarcie -les opérations survies deviennent des exploits à sensation-, elle se devait d'être compétitive à une échelle toujours plus grande. Ce n'est plus le village qui est le théâtre de l'affrontement, ni la ville ni même la nation, c'est l'Europe en attendant le monde. Il n'empêche que ce monde de communication et d'échanges toujours plus faciles se fragilise de plus en plus. On peut imaginer ce qu'il deviendrait dans le cas d'une panne de courant prolongée ou lors d'une guerre nucléaire. Ce comportement paranoïaque expose l'homme à une déchéance et menace les règnes dits inférieurs pourtant plus équilibrés que le règne humain.

Une telle profusion d'images et les réflexions qu'elles provoquaient ne parvenaient pas à ensevelir quelque chose de merveilleux qui échappait à toutes les images, quelque chose comme un état indicible qui était là depuis toujours, qui se rappelait à moi parfois soudainement, surgissant de l'intérieur, embrassant tout le champ de la conscience, parfois comme une nostalgie impossible à guérir, un paradis enseveli qu'évoquait tel parfum de fleur de pommier, telle saveur de fraises des bois.

Les grandes personnes - qui peu à peu sont devenues petites, petites ...- avaient d'autres centres d'intérêts que les miens ; me confier à elles eût été folie et impudeur. Cependant, tandis que l'exigence intérieure était là à fleur de conscience, douce, tenace, immuable, je participais à leur vie, et, comme il fallait être compétitifs -ah ce mot que de fois l'ai-je entendu !- je me mesurais aux autres, non sans succès du reste, dans certains domaines du moins. Petit à petit l'exigence intérieure s'est faite des alliés. Je bénissais les loisirs qui me permettaient de chercher des connivences, de partager mon secret. Ainsi je prenais contact avec un sage : il avait connu ce que je vivais. Je rencontrai des textes, ils rendaient compte de la même lumière, du même feu. Mu de l'intérieur, aiguillonné de l'extérieur, je flambai tout en découvrant la joie de le dire : lumière parole et conscience se révélaient être conjointes.

Et maintenant, tandis que c'est là à demeure, le quotidien continue d'être géré, aussi bien, peut-être mieux qu'avant. Mais qu'im-

porte : autrefois n'éveille plus d'écho pas plus que demain. Tous les obstacles à l'immuable sont levés. Devant l'incomparable tant attendu le comparable a lâché prise.

Emile

* * *

Jésus soulève à nouveau dans ce logion 70 la condition préalable "d'engendrer cela en vous" pour être à jamais le Vivant. Déjà, d'entrée, dès le logion 3, il affirmait très fort la réalité de chacun : pauvreté (au sens de misère) ou Royauté, selon le même processus : ignorer ou assumer la connaissance de soi-même, de notre véritable identité au sein même de l'éternité du Tout.

Heureux les affamés de cette Connaissance ! (log 69)

Le Tout remplit tout l'espace, contient tout l'espace ; il est par conséquent tout cet espace infini (le dedans et le dehors du logion 3) et nulle part, absolument nulle part il ne laisse place à une autre Vie que la sienne - Il est donc inconcevable qu'il puisse exister, malgré tout (malgré-le-Tout), un lieu où cette Vie s'arrête et où la nôtre commencerait ?-

Jésus sert toute la vérité nécessaire aux ventres affamés. Reste à chacun (chaque UN) de découvrir, de recevoir puis d'expérimenter concrètement la REALITE de cette vérité. La vérité seule ne peut rien pour nous, mais "engendrer cela", la Connaissance de la vérité (Auto-Connaissance), cela nous sauve, nous libère de chaînes... illusoires (aux yeux du Tout).

Mario

* * *

Le logion 70 est à rapprocher du 67 : "Celui qui connaît le Tout, s'il est privé de lui-même, est privé du Tout", et du 41 : "A celui qui a dans sa main, on donnera, et à celui qui n'a pas, même le peu qu'il a, on le prendra". Ces trois logia révèlent le caractère inné de la gnose : comme on naît poète ou musicien, on naît gnostique, on ne le devient pas. C'est un don au départ, qui est de l'ordre de la vie, un don qu'aucun savoir ne peut prétendre remplacer, qu'aucun pouvoir ne permet d'acquérir, qu'aucun vouloir ne parvient à obtenir. Tout de suite vient l'objection : "Pourquoi lui, pas moi". Que celui qui s'insurge veuille bien patienter et apprendre à découvrir ce qui est demandé au gnostique.

Lorsque ce don de vie est là au départ avec les exigences qu'il comporte, les circonstances de l'existence vont jouer comme le vent qui

attise le feu, comme l'oxygène qui permet la respiration même si parfois, souvent, le vent semble contraire ou l'air vicié.

Lorsque ce don ne se signale pas, il faut en déduire, et Jésus prend soin de nous en avertir, que tout apport extérieur serait vain, voir néfaste au point d'entraîner la mort. Le texte de nos trois logia 41, 67 et 70 est formel. Il est vrai que le terme engendrer du log. 70 peut prêter et qu'il prête à interprétations. Les coptologues précisent que le mot copte engendrer que donne notre traduction peut aussi bien être rendu par posséder, ce que semble du reste confirmer le verset 4 : "Si vous n'avez pas cela en vous" ou encore le verset 2 du 41 : "A celui qui a".

La nature de ce don inné est indicible. Pour nous la laisser pressentir, Jésus emploie les mots Royaume, Lumière, Feu, Flamme, Vie, Vivant, le Tout, l'Un, le Père. De tous ces termes, c'est encore celui de Lumière associé parfois au mot Feu, qui revient le plus souvent. Plusieurs logia confirment le caractère igné (de igneus) du gnostique, Jésus, le gnostique par excellence, décline son identité : "Je suis la Lumière..." (log 77), et il nous invite à dire, si l'on nous interroge sur notre origine : "Nous sommes venus de la lumière, là où la lumière est née d'elle-même" (log 50). Parlant de la nature du disciple qui est détaché du monde, il précise : "Quand le disciple est désert, il sera rempli de lumière".

Le lecteur non averti a tendance à croire que les disciples, à part Judas, étaient aptes à recevoir les paroles du Maître : le gnostique exemplaire qu'est Jésus, ne pouvait choisir, pense-t-il, que des gnostiques en devenir, lui qui lisait dans les cœurs. Précisons que le sens du terme disciple est des plus vagues et que le chiffre douze est de pure convenance. Jésus, itinérant, rencontrait des gens de milieux divers qui avaient leurs occupations. Il les revoyait lors d'un nouveau périple. On posait des questions à cet homme séduisant, informé, intelligent, révolutionnaire. Il répondait en se mettant à la portée de son auditoire avec un discernement spontané. Ainsi, à Judas-Thomas, son alter ego, il disait tout, à une ou deux femmes également.

Le mythe n'est pas la vérité ; le mythe a occulté la vérité ; pour s'approcher de celle-ci, il faut renverser la vapeur. Judas-Thomas était l'initié, le seul parmi les mâles à pénétrer les secrets de Jésus, le seul à nous rapporter ce que Jésus a réellement dit. Ne faisons pas de l'idéalisme apostolique. Lorsque Jésus peut se livrer, c'est que l'auditeur peut l'accueillir. La plupart du temps il voile plutôt qu'il ne dévoile. Il voile parce que dévoiler à mauvais escient fait mal. Il y aurait un livre à écrire -et peut-être faudra-t-il l'écrire- où Jésus insiste sur les dispositions d'accueil à la parole : recevoir avec son cœur en même temps qu'avec sa tête, sinon c'est la mort. Sans l'exigence intérieure, exigence de Vie, exigence de Lumière, exigence de Feu, l'arbre se dessèche et meurt. "Les prophètes sont morts" disait Jésus. Ce qu'ils avaient acquis n'avait pu être confronté au feu intérieur. Ils priaient, jeûnaient, faisaient l'aumône, mais ne connaissaient pas la chambre nuptiale, en d'autres termes, que seul le gnostique comprend, ils ne se connaissaient pas, au sens plénier du mot : "S'il

vous arrive de ne pas vous connaître, alors vous êtes dans la pauvreté, et c'est vous la pauvreté" (log 3). Les "disciples", mis à part l'initié, ne sont pas logés à meilleure enseigne. Ils posent à Jésus une question révélatrice : "Nous savons que tu nous quitteras ; qui sera grand sur nous ?" (log 12). Ils demandent à Jésus qui le remplacera, n'arrivant pas à réaliser que le Maître révèle à chacun sa propre autorité. Ici aussi le roi extérieur n'a pas son correspondant à l'intérieur d'où la réponse de Jésus adaptée à ceux qui restent dans le dualisme : "Au point où vous en serez, vous irez vers Jacques le juste : ce qui est du ciel et de la terre lui revient" (log 12). Le Roi intérieur n'a pas été engendré de la femme aussi est-il votre Père" (log 15).

En terme de lumière, le gnostique est éclairé de l'intérieur : "Il y a de la lumière au dedans d'un être lumineux, et il illumine le monde entier" (log 24). Celui qui ne découvre pas sa nature ignée est ténèbres. Autrement dit, et pour reprendre encore des expressions de l'Evangile, "ceux qui sont morts ne vivent pas" (log 11) ; "ils n'ont pas cela en eux et la parole qu'ils ne font pas leur les tue (log 70). Il eût mieux valu qu'ils restassent dans l'ignorance car n'ayant pas cela, même le peu qu'ils ont leur sera enlevé (log 41). La prétention à connaître est pire que l'absence de connaissance. Le théologien, le philosophe, le scientifique, prétendent connaître. Néanmoins ils ne sont pas à même d'interroger le petit enfant de sept jours pour connaître leur véritable identité : "Je te bénis, Père... d'avoir caché cela aux sages et aux habiles et de l'avoir révélé aux tout-petits" (Mt 11.25).

Celui qui connaît sait ce qu'il convient de révéler et de cacher. Le bon sens du proverbe ne lui fait pas défaut : "Comme on connaît ses saints, on les honore" . Celui qui est sur la voie de la connaissance souhaite partager ses découvertes car il estime que la connaissance est un bien commun qu'il faut partager. Il lui faudra un jour déchanter. Jésus a dit : "Qui a fait de moi un partageur ?".

Avant de crier à l'injustice en évoquant le principe d'égalité, voyons un peu de quoi il s'agit. La gnose enseigne que l'Éveil se produit quand la personne meurt de son vivant. Bien qu'apparemment rien de spectaculaire ni de miraculeux se produise, il y a abandon d'une identité illusoire pour l'identité réelle. De la part de l'intéressé, le suicide est conscient : tout en continuant comme avant d'assumer le quotidien, il est mort à lui-même. La légitimité de son moi qu'il défendait est devenu un sacrilège, son petit moi ne pouvant prétendre sauver sa face -et sa peau- face au seul et unique Moi. Ainsi, répondre à l'appel du Père, (ou de la Lumière, ou de la Vie, etc.) c'est accepter ici-maintenant le sacrifice de la personne. Quelle folie ! dira celle-ci. Quelle merveille ! dira le gnostique. En se découvrant lui-même, il a compris qu'il était libéré des servitudes de la personne. Alors, il jubile car ce qu'il voulait partager, il n'y a personne pour en vouloir pour la raison bien simple que la personne est illusoire comme le temps qui fondait l'histoire et son histoire dans l'histoire. Il sait que le présent annule l'histoire. Il le sait à jamais tout en se comportant le plus ordinairement du monde.

Patrice

RECHERCHES

Abba Amma

Dieu le Père Dieu la Mère d'après les Evangiles apocryphes

"Il y avait quelque chose d'indivis avant la formation de l'univers. Silencieux et vide, ne reposant que sur soi-même, inaltérable, il va partout sans jamais s'arrêter. Ce doit être la Mère du monde entier".

(Tao To King, XXV)

"Lorsque rien n'existait, ni soleil, ni lune, ni planètes, rien d'autre que de profondes ténèbres, seule existait la mère divine, sans forme".

(Ramakrisna)

De tout temps, l'être humain s'est représenté spontanément l'Absolu sous l'image de la Mère. Le jeune enfant ne se sent-il pas en général plus proche de sa mère terrestre ? Fécondé en son sein, issu de son utérus, nourri de son lait, c'est encore elle qu'il appelle au moment de la mort. De même, sur le plan cosmique, l'homme se sent attiré d'abord par sa Mère céleste. C'est à elle qu'il peut adresser ses prières de la façon la plus intime. Archétype de l'Amour, elle est celle qui pardonne tout, la miséricordieuse et la protectrice, celle avec laquelle il peut se comporter comme un petit enfant. Alors que le culte de la Déesse Mère remonte à la plus haute antiquité, il n'a été supplanté en Occident par celui du Dieu Père qu'à une époque relativement récente.

A la différence des divinités orientales, le Dieu des juifs, privé de toute parèdre divine, apparaît comme exclusivement masculin, voire misogyne. Cette absence de toute représentation féminine est caractéristique des religions fanatiquement monothéistes. Même si les catholiques reconnaissent en Marie la Mère de Dieu, elle n'est jamais Dieu la Mère.

Pourtant la manifestation, tant à l'échelle humaine qu'à l'échelle cosmique, ne peut exister que par cette dualité dont l'exemple le plus caractéristique est la division mâle-femelle, symbolisée en Inde par le couple Purusha-Prakriti, Shiva-Shakti, le Dieu et sa Puissance créatrice. Cette polarité primordiale Dieu-Déesse, Ciel-Terre, Père-Mère, dont les autres paires d'opposés ne sont que des reflets, est à la base de toutes les traditions antiques et se retrouve même dans l'ésotérisme des religions monothéistes. La transcendance de Dieu (l'Absolu, le Père) ne peut se concevoir sans son immanence, sa présence réelle et créatrice (celle qui donne la vie, la Mère). Le principe maternel est devenu dans la Cabbale juive Shekhina, dans l'Islam la Shakinah, dans la gnose chrétienne la Sophia, comme en écho au verset biblique : *"Elohim créa l'homme à son image, à l'image d'Elohim il le créa. Il les créa mâle et femelle"* (Genèse, 27).

Si l'homme a été créé androgyne à l'image de Dieu, c'est donc que Dieu lui-même est l'Androgyne primordial : "En vérité, les Elohim ont créé l'homme mâle et femelle à l'image divine, et toute la nature est à l'image de Dieu ; donc Dieu est aussi bien mâle que femelle, non divisé, mais le Deux est Un, homogène et éternel, par qui et en qui existent toutes choses, visibles et invisibles". (Evangile des Douze, 64,6). En lui se manifeste le double aspect créateur Père-Mère, appelé dans la Cabbale juive ABBA-AIMA : ABBA étant le Père cosmique ou principe masculin ; AIMA la mère ou principe féminin. C'est donc la Mère qui engendre le premier homme : "L'âme d'Adam naquit d'un souffle. Son compagnon est l'esprit (pneuma). Celui qui le lui donne est sa Mère" (Evangile selon Philippe, 80). Tant qu'Adam et Eve ne sont qu'un, ils connaissent le Paradis, le lieu de la Vie : "Quand Eve était en Adam, il n'y avait pas de mort. Après qu'elle se fût séparée de lui, la mort survint. Si à nouveau elle entre en lui, et s'il la prend en lui-même, il n'y aura plus de mort" (Evangile selon Philippe, 71). Jésus vient réunir ce qui a été séparé : "Si la femme ne s'était pas séparée de l'homme, elle ne serait pas morte avec l'homme. Sa séparation a été à l'origine de la mort. C'est pourquoi le Christ est venu rétablir ce qui a été séparé au commencement pour réunir à nouveau les deux. Ceux qui sont morts parce qu'ils étaient dans la séparation, il leur rendra la vie en les réunissant !" (Evangile selon Philippe, 78)". Et pour bien montrer que Jésus est le premier à transcender les contraires, à réunir en lui-même le mâle et la femelle, il est parfois appelé dans l'Evangile des Douze "Jésus-Marie" : "Car en moi il n'y a ni mâle ni femelle mais les deux font un dans le Tout Parfait. La femme n'est pas sans l'homme, ni l'homme sans la femme" (52,10).

Lao-tseu ne dit-il pas également : "Connais le masculin, adhère au féminin" (Tao To King, XXVIII). En chaque homme existe un côté féminin (l'anima), en chaque femme un côté masculin (l'animus). Réaliser en soi-même ces deux parts de son être, c'est cela faire "le deux Un", réintégrer l'Androgynie primordiale, la Totalité originelle. Comment d'ailleurs dissocier sans danger ces deux aspects, dont chacun est nécessaire à une harmonieuse intégration du psychisme humain dans sa quête du sacré ? Il en va de même en ce qui concerne Dieu. L'Absolu ne peut se concevoir sans sa double composante Père-Mère : "Vous ne pouvez penser au Brahman derrière l'univers sans penser aussi au Dieu de l'univers, à la Divine Mère... Penser au Principe masculin de l'univers vous fait penser aussi au Principe féminin et inversement. Celui qui comprend ce qu'est le Père comprend aussi ce qu'est la Mère" (Ramakrishna) ; "De même que dans l'homme le Père est manifeste et la Mère cachée, dans la femme la Mère est manifeste et le Père caché. C'est pourquoi les Noms du Père et de la Mère doivent être célébrés à égalité, car ce sont les grands pouvoirs de Dieu et l'un n'existe pas sans l'autre dans le même Dieu" (Evangile des Douze, 64,3).

Si l'Eglise, dans sa politique de soumission de la femme, réduite à un statut d'infériorité, a réussi à effacer la Mère des Evangiles canoniques, cet aspect s'est par contre parfaitement conservé dans les Evangiles dits apocryphes. C'est ainsi que, selon Hippolyte, les gnostiques adressaient leurs prières au Père-Mère divin : "C'est de Toi, Père, et par Toi, Mère, ces deux noms immortels, Parents de l'être divin

et toi, habitante des cieux, humanité, au nom puissant..." (E. Pagels, *Les Evangiles secrets*, p.93).

Les apocryphes sont une vibrante réhabilitation de la Mère divine assimilée à la Vérité "La Mère est la Vérité" (Evangile selon Philippe, 110), au Silence éternel (Valentin), au Saint-Esprit "ma Mère, l'Esprit" (Evangile des Hébreux) ; "ma Mère qui est le Saint-Esprit" (Origène sur Jean, 2,6). L'Esprit est Mère et Vierge, divine contrepartie et Parèdre du Père céleste. La Mère divine est également la Sagesse, la Gnose, la Sophia et constitue l'agent créateur du cosmos. De même chez Jacob Boehme, la source première de toute vie est la matrice de feu de la Mère ténébreuse qui engendre tous les êtres.

S'il est parfois difficile de démêler le mythe de la Sophia, à travers les couches successives des textes et des commentaires parfois obscurs, il semble bien cependant que l'on pourrait à certains égards le rapprocher de celui de la Maya, à la fois puissance créatrice et magie de Brahman. Maya est l'Illusion cosmique, éternelle vierge et prostituée, toujours jeune et toujours séduisante : "Monsieur Brahma n'a ni nom, ni forme ; il n'a jamais touché sa femme et elle devient enceinte, enceinte de tout cet univers : comment est-ce possible ?" (Nisargadatta). "Est-il permis d'énoncer un mystère ? Le Père du Tout s'est uni à la Vierge qui était descendue, et un feu l'éclaira en ce jour" (Evangile selon Philippe, 82).

Dans le poème "Le Tonnerre, Esprit de Perfection", Sophia s'exprime ainsi : "Je suis le principe et la fin. Je suis celle qu'on honore et celle qu'on méprise. Je suis la prostituée et la sainte. Je suis l'épouse et la vierge. Je suis la mère et la fille... Mon mari est celui qui m'a engendrée..." (E. Pagels, *Les Evangiles secrets*, p.99).

Rien d'étonnant donc si dans le très curieux et très mystérieux "Evangile des Douze", Jésus appelle Dieu -ABBA AMMA-, "mon Père qui ne fait qu'un avec ma Mère" (88,7) : "Quand tu pries, pénètre dans ta chambre secrète ; et quand tu as fermé la porte, prie ABBA AMMA qui est au-dessus et à l'intérieur de toi ; et ton Père qui voit dans l'ultime te répondra ouvertement" (19,1).

Si ABBA est le Père, AMMA est le terme universel qui sert à désigner la Mère. L'Inde ne l'a pas oublié, qui aujourd'hui encore appelle ses Saintes Mères MA <Ma Ananda Moyi> ou AMMA <Mata Amritanandamayi>. La Sainte Mère est l'incarnation sous une forme humaine de la Mère de tous les êtres. Elle est l'initiatrice intérieure qui nous enfante dans le Royaume des Cieux : "ma mère m'a enfanté, mais ma Mère véritable m'a donné la Vie" (log 101).

Lorsque Jésus dit à Nicomède que nul ne verra le Royaume des Cieux s'il ne naît à nouveau, celui-ci s'étonne (Jn III,3 ; *Evangile des Douze*, 37,4). Comment un homme peut-il naître une seconde fois ? Ce que Nicomède n'a pas compris, nous dit Jacob Boehme, c'est que l'homme ne renaîtra pas de sa mère terrestre, mais d'en haut, de la Sagesse, de la Sophia : "L'Esprit souffle où il veut et tu entends sa voix, mais tu ne sais d'où il vient, ni où il va. Ainsi en est-il de quiconque est né de

l'Esprit" (Jn III, 8). "C'est d'une mère unique que procède tout ce qui vit sur terre", dit Jésus dans un autre Evangile apocryphe, "L'Evangile de la Paix". Cette mère est la Mère véritable qui est en nous et qui nous rappelle à elle : "Votre Mère est en vous et vous êtes en Elle. C'est Elle qui vous a enfantés et qui vous a donné la vie. C'est à Elle que vous êtes redevables de votre corps, et c'est à Elle que vous devrez le rendre un jour. Heureux serez-vous lorsque vous serez arrivés à la connaître, Elle et son royaume...". "Je vous le dis, en vérité, l'Homme est le Fils de la Mère, la Terre, et c'est d'Elle que le Fils de l'Homme doit recevoir la totalité de son corps de même que le corps du nouveau-né procède du sein de sa Mère. Je vous le dis, en vérité, vous êtes un avec la Mère, la Terre ; Elle est en vous et vous êtes en Elle. C'est d'Elle que vous êtes nés, par Elle que vous devez vivre et en Elle que vous devez enfin retourner... Car votre souffle est son souffle, votre sang son sang, vos os ses os, votre chair sa chair, vos entrailles ses entrailles, vos yeux et vos oreilles, ses yeux et ses oreilles".

L'homme est un voyageur sur terre, un <passant>, accumulant expériences sur expériences, jusqu'à ce que, renaissant dans l'Esprit, il entre dans le Royaume des Cieux : "En vérité, la Vierge de Lumière n'épargne pas à l'Ame les changements de corps, tant que celle-ci n'a pas rendu son dernier sicle, selon ce qu'elle mérite" (Pistis Sophia, 148) ; "C'est ainsi qu'à travers de nombreuses transformations, vous devez être rendus parfaits, comme il est écrit dans le livre de Job : je suis un voyageur, changeant constamment de lieu et de maison, jusqu'à ce que j'arrive à la ville et à la Maison qui sont éternelles" (Evangile des Douze, 37,8). "Si tu veux attirer le Christ, il faut que tu traverses tout le processus de sa vie, de son incarnation à son ascension... Car sans cela la Vierge Sophia ne se mariera jamais avec l'âme" (Jacob Boehme).

Trouver le Royaume des Cieux, c'est transcender tous les contraires, dépasser le bien et le mal, la lumière et les ténèbres, le masculin et le féminin. Le but du gnostique est de résorber le monde et de revenir à cette unité principielle et originelle, de faire <le deux Un> en réalisant la <coincidentia oppositorum> : "Celui qui connaîtra le Père et la Mère, l'appellera-t-on fils de prostituée ?" (log 105) ; "Quand vous ferez le deux Un, et le dedans comme le dehors, et le dehors comme le dedans, et le haut comme le bas, afin de faire le mâle et la femelle en un seul... alors vous irez dans le Royaume" (log 22). Et c'est alors que se réalise la sentence de l'Evangile d'Eve : "Je suis toi et tu es moi, et où tu es je suis ; et en toutes choses je suis semée. Et si tu le veux, tu me rassembles, et si tu me rassembles, tu te rassembles aussi toi-même".

Yves

NOTES BIBLIOGRAPHIQUES

- E. PAGELS, Les Evangiles secrets, Gallimard.
 Dominique VISEUX, La Pistis Sophia et la Gnose, Pardès.
 Edmond SZEKELY, L'Evangile de la Paix de Jésus-Christ, Genillard.
 L'Evangile des Douze ou de la vie parfaite, Le Courrier du Livre.
 Pierre DEGHAYE, La Naissance de Dieu ou La Doctrine de Jacob Boehme, Albin Michel.
 Cahiers de l'Hermétisme, Jacob Boehme, Albin Michel.
 Z'EV BEN SHIMON HALEVI, L'Arbre de Vie, Introduction à la Cabale, Albin Michel.

MEDITATIONS

AU FIL DE LA PLUME

Connaître le Père en vérité

Le véritable amour est transcendant. Il travaille à détruire les illusions, et, ce faisant, à révéler le Réel que le sujet est à même de découvrir. Et le sujet est à même de découvrir le Réel. Sur cette foi-conscience-physiologique, éprouvée en leur corps de chair les gnostiques ont fondé leur quête depuis toujours. Grâce à sa conscience corporelle, sexuelle, l'Être-au-monde ne devient pas esclave résigné du mental fou qui nie le Sujet en le limitant à l'identité corporelle ou psychique, psychique donc. Le mental est capable de prendre tous les habits : il semble très doué ; il a tant de facilité à fabriquer sur-le-champs ce dont il croit avoir besoin.

- Mais qu'avez-vous donc à vous en prendre ainsi sans fin à ce mental sans lequel ni vous ni le monde ne pourriez fonctionner ?"

Le mental ne se contente pas de son rôle, qui est manifestation. Il revendique la réalité pour ses créatures humaines, les convainc et les endort aisément par une masse opaque d'informations fondées sur le malentendu initial.

J'aime en connaissant et je connais en aimant, et j'aime connaître. Mais je n'aime que si je m'aime, et je ne connais que si je me connais. C'est pourquoi je me remets en question plutôt que de m'entêter en établissant des mécanismes-pensées (conventions, principes, éthiques) que ma conscience corporelle vit comme un tour de chaîne. Je suis attentif à ce que dit ce corps par le langage de la joie et de la souffrance. En effet j'ai découvert que lumière et joie d'une part, obscurité-confusion et étouffement d'autre part sont des couples qui vont ensemble. Le corps vivant est fiable. C'est par le contact de ma conscience et des sensations corporelles que je peux me fier à l'intuition, le corps parlant plus ou moins nettement à la conscience claire, sensations et raisonnement à l'écoute l'un de l'autre. C'est de cette manière que le Gnostique à l'écoute tombe en arrêt sur une parole telle que "Je suis le Tout", ou bien "Vous n'êtes pas ce que vous croyez" et étant préparé, déjà éprouvé, il ne rejette pas la crainte ni ne se ferme à ce qui bouscule sa raison. Et parce qu'il a en lui cette graine de Vie révolutionnaire, outrageante, discrète, métanoïaque (!) il ne sombre pas dans l'égarement ou le trouble lorsque sa raison perd ses fondements établis. Autrement dit il perd l'emprise de sa raison sans perdre son bon sens grâce au corps.

Si ce contact n'est pas conforté, si l'illusion et l'égarement ne sont pas repérés et éprouvés, et qu'on mange de ce pain-là, gare à l'indigestion.

Tendre à l'expression juste du ressenti, de l'intuitif face aux rencontres de l'Être-au-monde c'est tendre vers le mariage de l'Esprit et du corps (l'Esprit se retrouve, son corps est alors sans limite) en

reconnaissant et renonçant aux interprétations sans fondement qui originent la confusion.

Ouvrer dans ce sens prouve l'élection de l'Esprit et appelle l'initiation qui, rappelons-le, se donne par la Parole atteignant le coeur, de bouche à oreille et de coeur à coeur.

Là où en vérité se trouve la graine "Ce sont ceux-là qui ont connu le Père en vérité" (log 69), l'eau de la Parole fera pousser l'arbre. Mais si la graine n'est pas là, la Parole est étrangère et même dangereuse.

Christian



Instauration

L'Inconnaissance est mon état naturel. En voulant me reconnaître, je me suis exposé aux blâmes.

Ma passion de l'exploration de moi-même me fait cultiver la différence jusqu'au divorce et la ressemblance jusqu'à la réintégration totale, la différence au point de renier ma progéniture, la ressemblance au point de tout ramener à moi-même.

Pour m'apprécier à ma juste mesure, je me devais de découvrir en moi l'étranger au comble de l'aliénation, puis remonter le courant jusqu'à la source et m'y baigner dans le ravissement de moi-même. A contre-courant, je rencontrai ce qui s'éloignait de moi ; je consolai ceux qui fuyaient tandis que je ne pouvais me consoler d'avoir toujours à consoler ; aussi décidai-je de tout ramener à moi, à partir de moi, à commencer par mon parjure le plus relaps, celui dont l'absence criait l'évidence de ma présence. Lorsque je cueillis ce dernier, de désespoir et de rage, il avait tout jeté par dessus bord, compas, boussole, vêtements. Au moment où il voulait en finir et disparaître dans la mer, je le retins et nos regards se rencontrèrent. Le mien, telle une flèche, l'atteignit en plein coeur. Son visage disparut dans "un grand éclair blanc". Je m'étais reconnu en lui, dans une jubilation qui effaçait toutes les images : le temps était aboli, ou plutôt je le laissai se dérouler en dehors de toute implication.

Le personnage de mon parjure était mort de ses folies. Désormais son corps est disponible pour ma reconnaissance. Il s'offre, à mon exploration, se livre à ma dilection. Je me perçois par chacun de ses sens ou par tous réunis en un. J'ai grande joie à le dire. Mais d'aucuns pensent que je vais trop loin. Comment irais-je trop loin

puisque je ne me quitte pas. Même si je feins de m'éloigner c'est pour mieux me retrouver. Je le leur dis vraiment sans pouvoir les rassurer : la Parole est tirée de l'expression du pur jaillissement, du surgissement totalement imprévisible, sans souci de pudeur, sans référence aux règles de bienséance, désarmée et désarmante. Elle fait fi des convenances au moins tacitement acceptées entre gens de bonne compagnie.

Oui, j'encours des blâmes de la part de ceux-là mêmes qui ont commencé à se dénuder : ils ne peuvent s'empêcher de fixer des seuils de tolérance, comme si la retenue s'imposait à mon égard alors que je suis le premier et même le seul à n'en avoir aucune. Vis-à-vis de qui ou vis-à-vis de quoi faudrait-il que je sois comme ceci ou comme cela ? Finalement je suis là où personne ne me cherche. Mais je ne suis pas non plus là où certains me cherchent. A ceux-ci, je voudrais dire où ils sont sûrs de ne pas me trouver. Je ne suis pas avec ceux qui commandent ni avec ceux qui composent des traités ou des sommes, ou s'acharnent à les analyser.

Vais-je enfin être compris si je dis là où on est sûr de me trouver ? Le lieu où je réside, où je me complais est ignoré des gens de savoir et de pouvoir ; il est là -vous l'ai-je déjà dit ?-, dans ce corps libéré de la servitude mentale, là où les conditionnements les plus têtus vont fondre comme neige au soleil. Revenu de mon voyage au pays de l'imaginaire, j'ai trouvé la région où vivre désormais. L'aujourd'hui de ma reconnaissance est sans hier ni demain, et le corps devenu mon miroir est sans naissance ni mort. Il le sait comme je le sais ; dans l'exercice de sa sublime fonction, il se découvre lumière et se fond dans la lumière dont il est l'occasion me laissant tout loisir de me percevoir et de me savourer.

Le monde des images était celui de mes limitations, le monde que révèle ce corps rendu à sa pureté première est l'illimité, conscient de sa nature ignée. Ma révélation est expression de vie, comme la lumière du soleil se perçoit grâce aux objets. Je me reconnais lumière grâce à ce corps devenu lui aussi lumière en n'officiant que pour moi. Par l'entremise de ce miroir, je n'en finis pas de me découvrir, comblé de ce que je trouve en moi. Par lui, je me rends à moi-même, à partir de moi, afin de jouir de ce que chacun de ses sens met au jour de ma nature voilée. Tous manifestent en même temps ou révèlent successivement mes trésors jamais épuisés. Ce qu'ils exposent de moi, je suis seul à le vivre. Il me guérit de ma dispersion imaginaire en me permettant de goûter mon essence lumineuse toute vibrante dans l'or de la nuit. Grâce à lui, je m'abreuve dans ma source perpétuellement jaillissante et m'y enivre selon ma mesure que personne ne peut mesurer.

Quand il m'arrive de parler à mon complice il sait que je me parle à moi-même, car sa conscience est ma conscience. Il a l'art d'effacer sa trace -telles sont nos convenances- pour que je ne me conjugue qu'au singulier : ainsi son silence est ma parole, sa nuit est ma lumière, sa dévotion est ma contemplation. Il brûle sans laisser de résidus, toujours renaissant, toujours mourant pour perpétuer ma félicité.

E.

L'Esprit à cause du corps

Aux logia 68 et 69 de *L'Évangile selon Thomas*, Jésus nous tend une des clefs majeures du Grand-Oeuvre, dans un commentaire inattendu de la *Table d'Émeraude* d'Hermès Trismégiste.

L'affliction et l'épreuve, repérées comme semences de perfection, et jalonnant sans erreur possible la voie de l'Absolu, voilà une affirmation déroutante pour le cherchant encore obnubilé par la consolation ou bien encore par l'espérance.

Douleur, souffrance, persécution, autant de termes pour le gnostique, révélateurs de la nature de la lumière et du feu permanent, d'où tout s'engendre et où tout se résorbe, conduisant à la connaissance du Père en vérité dans le non-lieu de sa Lumière.

Voilà qui nous éloigne considérablement de la conception scientifique et moderne de la douleur, qui n'y voit : "qu'un noyau neurophysiologique entouré d'une enveloppe affective qui fluctuent et prennent leur signification en fonction de la notion de sécurité et de devenir de l'univers propre du souffrant".

L'univers propre du gnostique (temporo-spacial comme pour chacun) n'est en fait que le reflet ou l'écho d'une réalité indicible, dans laquelle il s'est reconnu, à laquelle il s'est identifié, et qui n'a nul besoin de sécurité ni de devenir, car elle échappe au temps et au changement. Dans ce lieu-là, qui n'en est pas un, l'affliction, la persécution, la souffrance n'ont pas de réalité propre, car elles font partie du domaine de la pure subjectivité de l'édifice mental, dont la tendance naturelle est d'écarter tout ce qui peut affermir l'être, tout en recherchant au contraire, le confort dans ce qui alimente sa faiblesse.

Un seul symbole rend compte à la fois de cette réalité indicible et transcendante de ma nature spirituelle, en même temps que de la nature de mon corps dans lequel elle s'exprime et se réjouit : c'est le FEU.

Esprit par le corps, ou corps à cause de l'Esprit, l'unité de cette merveille des merveilles est un feu contenu, une flamme préservée, la combustion perpétuelle et sagement entretenue de quelques atomes de corps simples en perpétuelle transformation ; quatre éléments qui s'auto-alimentent, s'auto-détruisent, à l'instar de tout ce qui vit, et ce par le miracle époustoufflant d'une énergie Une, lumière avant la lumière, éternellement renouvelée par sa propre entropie, et à jamais cachée dans sa propre image.

Le verbe être ne se conjugue que dans les temps du verbe brûler. Des pensées les plus ordinaires, aux plus hautes, toutes ne sont que fumées qui expriment cette combustion. Quelques atomes d'oxygène en plus ou en moins, et voici que la flamme se ravive ou s'éteint, et même dans ce cas, ce feu n'a pas de fin.

Brûler de ressentiments, d'injustices, d'amour ou de passion, brûler ses graisses ou se brûler la cervelle, quoi que nous fassions, le moindre de nos gestes et de nos sentiments est encore l'expression de cette éternelle combustion.

Qu'en est-il alors de la souffrance puisque tout est consommation ?

Qui souffre, qui a mal, qui gémit, pleure, se tord et hurle ? Serait-ce cet autre moi-même, celui qui a usurpé le Feu universel, et qui tel Prométhée, endure les affres de sa séparation d'avec son propre principe, ainsi que le mythique Lucifer (Lux offerus), le porteur de lumière.

La douleur, qu'elle soit psychique, affective ou physique n'est que l'expression mentale d'un refus de brûler, d'une résistance à la combustion, qui émane de cette structure mentale, qui sait d'avance qu'il ne restera rien de son apparente homogénéité, quand tout sera consumé, ... et qu'elle est bel et bien fichue.

Dans cette optique, la destruction de l'édifice mental va conduire la conscience à la reconnaissance de sa nature universelle, soit celle d'un univers éminemment enflammé, et dans cet état de sublimation, il n'y a plus de contradiction entre la souffrance et la béatitude ; le feu ne brûle pas le feu.

L'identification du "royaume" au feu, à la flamme et à la lumière a été sur toutes les lèvres des initiés et des jnanis ; refuser pour soi-même cette identité royale et ignée, contribue à alimenter et à préserver l'existence de la manifestation, dont le foyer reflète tel un miroir, ma réalité ontologique.

Le poète dit aussi cela lorsqu'il s'exclame : "L'univers est une pâme au fond dont je suis consumé..."

Nier que ce corps de chair soit autre chose qu'un ventre affamé de brûler tout ce qu'il absorbe, ne peut être le fait que de l'ignorance ou de la cécité. De la plus petite graine aux mets les plus élaborés, tout ce qui entre dans la bouche est feu, mais de loin le plus irradiant, le plus terrible est celui qui émane du Principe (à moins que le Principe n'émane déjà de lui), c'est le Verbe, car il articule la création et ce dont elle émane.

Mais cette nourriture de lumière n'est pas destinée aux "psychiques" qui s'enivrent de théories, se goinffrent d'abstractions, accumulant "des sommes théologiques", que j'échange de suite contre trois mots de gnose.

Le feu du Verbe, dont il est fait notamment allusion dans *l'Evangile selon Thomas*, confirme partout l'identité de nature qui existe entre la matière et l'esprit, entre l'essence et la substance : une énergie unique, polyvalente et polymorphe qui ne se crée ni ne meurt,

et reste inchangée, égale à elle-même, à cause même des changements auxquels elle est sujette.

Ce feu de vie qui fait tant d'envieux, et dont le souffle, le pneuma anime l'activité incessante, n'est pas une élucubration de mental ni le produit de la culture d'abstractions.

Ce verbe se perçoit grâce au corps "Qui m'a vu a vu le Père". Il est feu et le corps qui le révèle est feu aussi, de même nature que le verbe, séparé de lui juste le temps d'un éclair ; car le Verbe en se reconnaissant annule toute différence et toute distinction ; il accomplit alors par la fusion du corps "le miracle d'une seule chose". Cette chose est inaccessible au mental ; elle le dépasse absolument ; il a beau faire intervenir sa logique. Aussi la nomme-t-il souffrance. Cette chose est mystère, elle est le mystère même, celui que le mental voudrait plier à sa logique propre, mais en vain, et cette chose qui le dépasse, il la nomme : souffrance.

A quoi bon s'entêter à péjorer la notion de souffrance, quand celle-ci est justement l'expression même de cette fusion réussie entre le corps et l'esprit qu'on appelle tout simplement la Vie.

Je ne suis ni ce corps ni ce mental ; je suis l'Esprit et j'exprime toute ma quintessence (théophanie) par le corps désentravé de la mainmise du mental personnel. Alors seulement je peux donner libre cours au désir de me (re)connaître pour me contempler. Autant le mental est chez lui dans la gestion du quotidien, autant il outrepassa ses droits, en voulant m'approcher avec ses concepts. La confusion du Réel et de l'imaginaire ne peut que donner lieu à un grand et douloureux cahos d'amour.

Dès lors, la souffrance n'est qu'une fracture, une discontinuité dans ma béatitude, et cette discontinuité est encore ce par quoi je puis me contempler en induisant ce corps qui va me révéler à ma divinité, faisant de ma création, une insufflation de mon désir.

Mais ce corps me reflète complètement, parfaitement, et dans chacune de ses cellules, la souffrance est inscrite comme un garant de ma béatitude, celle-là même que rejette le mental qui n'y a pas sa place.

Ainsi toute création, dans la multiplicité des étants de l'Etre, est porteuse de l'indélébile signature qui lie ma souffrance à ma béatitude, et d'où s'engendre mon émerveillement d'avoir créé la Vie.

C'est là que réside le sens caché du mouvement et du repos, dont est fait mon royaume, l'intraduisible $\pi \gamma \rho$, charnière entre le manifesté et le non-manifesté, l'indéfini et le fini qui enroulent leur double spirale ainsi que ces volutes, dont m'enchantent à jamais le doux langage des oiseaux... cui(t)... cui(t)... cui(t)...

Daniel Perrier

MONAKHOS AUJOURD'HUI

Le Contestataire contesté

En réponse à l'"irruption" des propos d'U.G. dont la hardiesse frise la provocation, on pouvait s'attendre à une levée de boucliers, surtout après la publication du second recueil marqué par une radicalisation souvent véhémence. La plupart de nos correspondants¹ ont cependant accueilli avec joie cette désintoxication, souvent baptisée de "bol d'air frais", de "remise à l'heure des pendules" etc...

Mais ceux-là mêmes qui ont reçu le choc sans broncher émettent des critiques souvent sévères. Les plus virulents émanent de ceux qui, consciemment ou non, s'en tiennent à leurs croyances et à leurs traditions religieuses.

Variables suivant les conditionnements, ces réactions sont parfaitement normales. La plupart des contradicteurs s'expriment avec pertinence et appellent une réflexion en profondeur sur la "cure" que nous inflige la lecture d'U.G. C'est dire que la traductrice les remercie et en souhaiterait d'autres, émanant surtout de ceux qui ne partagent pas nos vues. Il convient, je crois, de distinguer tout d'abord ce que le chercheur attend d'un éventuel "gourou".

Si ce que j'appellerai le "courant indien" a profondément marqué les chercheurs de la Gnose (Jnana) peu d'entre eux ont eu le privilège de rencontrer le maître authentique, le Jnani qui sait orienter son disciple vers la source, c'est-à-dire vers son gourou intérieur. Parmi nos amis, c'est le cas de ceux qui ont pu approcher Ramana Maharshi, Ramdas, Nisargadatta, et qui m'ont confié de précieux souvenirs sur ces disparus qui sont peut-être les derniers grands maîtres...

Quant aux autres correspondants, leur objectif est le plus souvent bien différent. Il consiste à se faire prendre en charge par ceux qui sont censés posséder la "vérité" des religions révélées. On peut comprendre leur émoi lorsqu'ils mesurent le danger social très réel qui menace le non-conformiste. C'est ainsi qu'une correspondante s'inquiète pour les jeunes que les propos du contestataire peuvent "démobiliser". C'est en effet un risque à courir. Nous devons l'accepter, laissant aux "églises visibles" le soin de les approvisionner en illusions rassurantes. Nous savons bien que la gnose n'a rien d'euphorique. L'actualité nous révèle d'ailleurs comment les milieux religieux les plus sincères et les plus lucides dénoncent les ronronnements et la stagnation des bien-pensants.

Si les "choqués" même convaincus sont allergiques au ton provocant du "contestataire" on peut négliger les aspects extérieurs du problème

1. Voir également le courrier des lecteurs dans le Cahier Métanoïa n° 57, p. 28. 32.

problème et s'en tenir à l'essentiel, ne pas s'attarder par exemple au reproche fait à U.G. d'enfoncer des "portes ouvertes" en ce qui concerne sa réhabilitation du corps. Il est bien évident que la mutation biologique est déclenchée au cours d'une aventure violente qu'on ne saurait banaliser. C'est la totalité des conséquences qui importe puisqu'elle implique un suprême retournement. Elle vient, à son heure, bouleverser les "opinions reçues" qui, en fait, relèvent de la dégradation d'une tradition indienne authentique qu'U.G. est bien loin de renier. Si cette mutation biologique est extrêmement rare, d'autres qu'U.G. l'ont subie. On sait ce qu'il en est de la "mort" de Ramana Maharshi, les "morts" de Ramdas et de Nisargadatta et d'autres encore.

Certains estiment qu'U.G. n'a connu qu'un "éveil incomplet". Quoiqu'il en soit une de nos correspondantes particulièrement qualifiée l'estime authentique. Mais bien sûr, ce qu'on appelait autrefois "illumination" est pour U.G. une "catastrophe". Et il n'existe pas, pour authentifier l'éveil, de carte d'identité !...

On ne s'étonnera pas de voir que les réserves les plus graves émanent d'une "voie" où l'accent est mis sur la Bhakta. Suivre Ramdas ou Ma Anandamayi, c'est vivre avec, au coeur, le feu sacré.

La ferveur ardente du Bhakti n'est pas exactement celle du Jnani, mais on sait que dans l'aventure suprême les voies se rejoignent. L'essentiel est vécu différemment. Il se trouve justement que le reproche majeur fait au contestataire concerne l'absence d'Amour. Voilà qui est grave ! Si grave même que je m'en tiendrai à cet aspect du "procès". Ce serait, selon certains, la preuve d'un éveil "incomplet". Mais de quel Amour s'agit-il ?

Ceux qui ont eu la chance de rendre visite à U.G. ont été séduits par la chaleur de son accueil et ont senti qu'ils étaient en présence de l'homme vrai. Le Mac Coy dont il parle plaisamment dans un de ses dialogues. Ce contact direct dissipe les doutes et dispense d'exiger des "preuves".

Faut-il donc en venir à ce qui est, aux yeux de certains, une sorte de sacrilège : "la "hargne" qu'U.G. témoigne à l'égard de son instructeur d'antan ? On a l'impression qu'en attaquant Krishnamurti, U.G. "bat sa nourrice" et la critique lui en fait grief. On n'apprécie pas une telle irrévérence...

En ce qui me concerne, je dois avouer avec tout le respect que je porte à ce grand disparu, que j'ai toujours eu, comme U.G., l'impression d'un bombardement de mots abstraits. Simple affaire de langage dira-t-on. Peut-être... Le mental nous impose ses lois et des traditions sclérosées nous prodiguent un vocabulaire "spiritualiste" qui tend vers la langue de bois. Il nous faut des novateurs tels que Bouddha, Jésus, Lin Tsi, Eckhart etc... pour ranimer la flamme. Certains trouvent excessifs et "vulgaires" les propos d'U.G.. En dépit des apparences ils se situent dans la lignée des grands maîtres védantistes.

Nous avons eu, à Métanoïa, la possibilité de connaître grâce notamment aux traductions de Paul Vervisch et aux études d'Emile Gillibert et de Raymond Oillet une étape salutaire. Libéré comme il convient à notre époque, impitoyable à l'égard des concepts, le style de Nisargadatta a ouvert la voie à une expression nouvelle. On pouvait croire qu'il n'y avait pas de lien entre les deux orateurs, en réalité Nisargadatta a connu U.G. par un de ses visteurs qui a servi d'intermédiaire¹. Quoiqu'il en soit, on retrouve des expressions jumelles et quasiment littérales lorsqu'il s'agit par exemple de dénoncer les "religions émotionnelles", celles-là mêmes qui provoquent les désastres actuels. C'est donc à des formes mièvres et à des charismes douteux que les deux novateurs s'en prennent.

Mais pour en revenir à des querelles humaines et assez déplaisantes, elles nous permettent de vérifier que les éveillés ne sont pas des saints. Et ils le savent bien. Non seulement U.G. ne veut pas être un gourou mais il ne se prend pas pour un être exceptionnel. Il affirme, lui, que l'"état naturel" est, en principe, accessible à tous.

Que faut-il entendre par "Amour" dans cet état naturel ? Certainement pas l'attachement psychique. Il ne peut s'agir après l'éveil que d'un amour impersonnel : la certitude d'être désormais intégré dans un "mouvement unitaire" où les mythes individualistes : le soi, la psyché s'évanouissent. Le mental assume sa fonction subalterne et la "sphère de pensée" où, selon U.G., nous puisons à chaque instant, abolit toute dépendance individuelle. Aucune de nos pensées ne nous appartient. D'où sans doute ces épidémies hystériques que l'actualité nous inflige. Ces constatations peuvent chagriner le Psychique. Elles sont évidentes pour la Gnose. Cela n'implique évidemment pas la tendresse naturelle que l'on porte à ses proches et que les animaux eux-mêmes connaissent bien. Il s'agit seulement d'en finir avec les affabulations mentales qui détraquent le fonctionnement normal de l'homme vrai.

Si le gourou "idéal" des traditions semble disparaître au cours de l'âge noir que nous vivons, c'est peut-être qu'on chérissait par trop la notion oh ! combien abstraite d'Absolu. Pas d'Absolu, déclare U.G.. On peut se demander pourquoi ? N'est-ce pas tout simplement parce que ce mot que la "loi des contraires" oppose au "manifesté" a paradoxalement soulevé un essaim d'attributs. D'où les affirmations autoritaires dont les religions révélées sont particulièrement friandes et qui nourrissent l'intolérance des intégristes. Le seul mot qui puisse se substituer à celui d'Absolu, c'est l'Inconnaissance qui résume la synthèse d'U.G.. On y retrouve la Gnose dans son vrai sens paradoxal.

La mutation biologique d'U.G. lui inspire cette évidence qui évoque l'"émerveillement" de l'Evangile selon Thomas. On croit l'entendre murmurer : "Ce corps est merveilleux. Je ne sais qui l'a fait !" C'est cette ultime interrogation - à l'exclusion de toute brutale négation (ou affirmation) qui s'impose. Curieusement la démarche parallèle de la nouvelle science met l'accent sur l'incertitude et dénonce

1. JE SUIS? 72, p. 367.

la faillite des philosophies, leur impuissance à maîtriser le problème de la création et du Big Bang¹. C'est repartir à zéro ? qui sait ? N'est-ce pas plutôt découvrir un champ d'exploration d'une surprenante richesse ?

Pourquoi alors chercher en vain le "sens de la vie" ?

Paule Salvan

1. HAWKING Stephen - Une brève histoire du Temps. Du Big Bang aux trous noirs. Trad. de l'anglais par Isabelle NADDEO-SOURIAU. Paris, Flammarion, 1989 pour la traduction française.



Mais encore ...

La fin de la recherche ne met fin à rien, ni aux palpitations de la vie qui ont acquis un rythme nouveau, ni aux figures de conscience qui se sont enrichies de nuances inconnues auparavant. Mais il est un travail tectonique profond, un bouleversement des espaces mentaux, des bouffées d'évidence, qui appellent aujourd'hui la claire attestation d'une réalité hier tant ignorée.

Le sens commun a été retourné comme un gant. Si le corps vivant est toujours centre du monde, lieu intime d'émergence du connaître et premier laboratoire de la manifestation, l'identité ne se mesure plus en densité de mémoire ou d'expérience. C'est une présence très subtile, à la fois très antique et immensément actuelle, qui s'exprime ici par les mouvements d'un corps-mental. L'individu qui s'appréhende à travers cette mémoire, cette pensée, se découvre issu d'une réalité plus originelle et fondamentale, en-deçà des commencements de la sensation et de l'idéation. Celui qui s'exprime ici a gardé son visage, et ses mots tant usés : il est bien "je" conjuguant tous les verbes de ses habitudes. Mais la réalité principielle ayant révélé le sceau universel de son identité, je me sais n'étant aucun des prédicats dont l'ignorance m'affublait, ni acteur, ni témoin. La somme des expériences fortifie mon "être" : elle ne le fonde pas, il s'enracine dans ce qui pourrait s'appeler un présent antérieur...

Je ne me laisserai jamais de répéter les "mystères" de l'Enseignement : "je" suis un mouvement et un repos, la création est maintenant, et d'une seule main pour le dehors et le dedans ; elle est de nature explosive et il n'est pas de vérité photographique du mystérieux enfantement des formes. J'ajouterai, en conservant le langage ésotérique familier, que chaque image est en réalité une flèche de lumière et que, si sa trajectoire peut remplir des immensités de temps ou d'espace, sa lumière demeure inaltérée, vierge et féconde. La dualité est apparue, et l'innombrable pluralité des expériences : l'unicité de l'Absolu ne s'est pas brisée par la naissance d'un seul instant. Réaliser la parole

souffie : il n'est de légitime qu'un seul Moi, il n'est de sacrilège qu'à se prétendre moi si petit... En fait, éprouver la coïncidence de "moi si petit" et de Moi infini -une flamme unique où je me reconnais feu, n'étant ni le combustible ni la combustion- éprouver en chaque graine de conscience son noyau d'infini, exister par et pour cet accomplissement ; en vérité c'est l'Eveil.

Rappelez-vous la vieille croyance, la représentation d'une terre plate où marcher en équilibre, remplacée par la moderne conviction d'une terre bien ronde et tournoyante où je me tiens encore debout !!! La personne-objet, le monde-chose aux contours fixés une fois pour toutes, les savoirs que j'avais chargé de me confirmer à une place rassurante, des fadaïses !!! En réalité, tout concept filant dans ma pensée à la course-poursuite du monde, pensée de matière ou matière à pensée, s'élançait vers son propre anéantissement et l'oubli de l'éphémère. Liberté ? Fatalisme ? Vaines tentatives de saisie mentale d'un ordre cosmique exprimé d'une potentialité inconnaissable. Tel ordre, si on veut l'appeler ainsi, à conditions de ne pas céder à la manie objectivante, opérerait ici par des agencements de hasard, là par la soumission à des lois localement contraignantes de nécessité. A l'infinitif présent : le bouchon flotter !!! Avec drôlerie si possible, et vivement !!!

Le phénomène le plus extraordinaire aura été l'apparition d'une conscience consciente d'elle-même à travers la forme d'un corps et la succession de mémoires. Un "je" particulier est né par suite d'une confusion. Le poids mental des souffrances et des peurs liées à l'image du corps a détourné, dans la conscience, l'impression naturelle de l'identité universelle vers un concept psychologique, une sorte de trilogie moi-corps-mental. Il s'est produit un détournement d'identité que toutes les émotions, les fixations mentales vont renforcer. Une sorte de drame privé se développe, avec des hauts et des bas, et une seule certitude, inconsolable : la décrépitude et la mort pour finir. Or l'occasion n'était pas de réunir en une seule mémoire des éléments régis par accident ou fatalité -et qui croirait à la volonté "de faire" d'un tel fantôme ? L'occasion est, dans ce corps-vivant-conscient, de réfléchir une puissance créatrice qui est absolue parce qu'antérieure, métaphysiquement, à la dualité sujet/objet. Encore une fois l'essentiel : l'identité n'est pas dans la conscience, la conscience est dans l'identité. Des variations dans la conscience produisent l'apparition ou la disparition d'une personne, moi mental, fantasmagorique... L'identité demeure : dans l'heureuse coïncidence de l'Eveil, je-personne se mute en Je-infini et le film continue...

J'avais plusieurs fers au feu "pour le prochain Cahier"... Par exemple une grande page d'indignation intitulée Gnose ou Barbarie. Barbarie pour désigner la grande fureur vengeresse des défenseurs "des valeurs sacrées" : nous avons assisté à un assaut d'envergure planétaire de l'obscurantisme le plus noir, et à l'union serrée des bien-pensants de toutes cultures et de tous pays. Alors que la crise des mentalités et des croyances était devenue si forte qu'on pouvait espérer une aurore gnostique, il aura fallu constater que les meurtriers de l'Esprit sont toujours aussi vigilants et déterminés. Gnose pour préciser contre une

opinion répandue, dernièrement illustrée par J. Brosse dans son livre Les Maîtres, que c'est la Gnose qui est révélation de l'Esprit à lui-même dans l'aventure humaine et non une quelconque spiritualité qui n'est que du mental sublimé, travesti. Après tout, quelle importance ? Le log 70 dit la vérité sur ce point, et j'y viens...

Je souhaitais aussi parler de quelques livres d'épistémologie, ou tout simplement de vulgarisation scientifique qui m'avaient paru excellents. L'irréductibilité du sujet à des données socio-biologiques semble définitivement admise, et mieux encore, l'aspect psychique, passionnel ou prétendument rationnel de toute définition de l'objet et par voie de conséquence de toute théorie scientifique. Ce n'est pas un retour à une forme quelconque d'idéalisme dont l'histoire de la philosophie est si riche d'exemples, c'est la reconnaissance que le réel est non pas au-delà du sujet dans un méta-monde mais dans l'antérieur absolu du sujet, une source inconcevable d'où s'échappe mystérieusement la volonté de vivre et de connaître.

Mais cette vérité ultime, qui d'ailleurs n'a aucune valeur comme concept -quelle logique, quelle pédagogie pour la servir ?- je crois qu'elle s'engendre d'elle-même dans certaines circonstances, et la conscience individuelle devient miroir de vie universelle, le présent annule l'histoire, et ce geste reflète l'infini... Voyez-vous là de quoi fonder une grande religion ?

Les enseignements de l'Eveil se soumettent à une difficulté d'exposé particulièrement périlleuse : la nécessité, pour dire l'impossible, l'impensable, d'user de mots communs recevables par tous et de cette logique dualiste imposée par la communication, de vous à moi. Au log. 70, quand Jésus dit : "vous engendrez...", il ne s'adresse pas au prétendu individu qui se croit responsable de ses actions mais à une forme de conscience à la recherche d'elle-même. Si les conditions d'enfantement de la reconnaissance sont réunies : force, courage, lucidité, générosité et une formidable aptitude à la découverte, "cela" s'impose de soi-même par la négation de ce que je ne suis pas et une sorte de fulguration, un jaillissement non-mental. Cela n'est ni verbe ni même sujet, ou à la rigueur le pur "je suis", c'est la présence d'un infini vivant, complet, éternel et suprêmement réel capable d'écrire un monde, tous les mondes possibles du passé et de l'avenir sur une page de conscience, au maintenant de cette conscience dynamisé par cet Absolu. Cette découverte non-mentale, qui a pu se préparer dans ce que vous imaginez "votre" histoire par une recherche très longue, ou très courte, ou par nulle recherche, vous fait naître à une vérité de vie qui vous "sauve" à jamais de l'illusion d'un moi-séparé-objet-responsable. Et je me répète, le film continue...

La fin de la recherche ne met fin à rien. Elle vous sauve de l'imaginaire statut de pauvreté et la vie psychique peut bien continuer ses pètarades, une innocence nouvelle vous garde propre, serein, vulnérable quoique sans aucune inquiétude. Le régime de la conscience divisée, en bataille contre elle-même, aime l'Histoire et ses tragédies, ses milliards de mots, milliards de rêves, milliards de morts...

Les enseignements de l'Eveil traversent l'histoire verticalement et touchent un homme, une conscience ici-maintenant. La hache de la réalisation tranche le développement ligneux, étouffant, des traditions mentales. Cette foudre n'a pas de cause, pas de fondement conceptuel, pas de projet : elle tient sa légéimité de son pouvoir de destruction du faux et son autorité se démontre dans cet acte d'accomplissement que les raisons sont impuissantes à justifier ou réfuter. Royale simplicité de ce qui se suffit à soi-même !

Quelle heure lisez-vous à l'horloge de l'âge noir ? L'Enseignement dit : "Les vivants ne meurent pas ..." J'ai jeté tout le reste par la fenêtre et je me contemple moi-même sans m'effrayer des chimères que je m'invente pour ne pas m'endormir au spectacle.

R.O.

**AUFONDUCERSURL
SD'ARONIALES:QUITE
R33M0IP0URFRERE
LESSEINSDEMANERE
OUVERAISDENORS.NET**

Quelques passages de lettres reçues et de réponses correspondantes

... Je ne suis pas d'accord avec le commentaire du Cahier 57 où le qui veut du logion 69 voudrait dire n'importe qui. Ce terme de n'importe qui me fait horreur. Il ne me semble pas possible de revendiquer la qualité de gnostique et d'accepter ce n'importe qui...

E. B. 22.04.89

... Je suis bien d'accord avec vous. Il ne s'agit pas de n'importe qui mais bien de celui qui veut, d'une volonté délibérée, farouche, bref de celui qui en veut ! Cependant, pour en vouloir, il faut au préalable avoir en soi ce noyau de vie, être aiguillonné et mu de l'intérieur. Vu par le petit trou de la lorgnette, cet élitisme paraîtra toujours scandaleux... Mais la démocratie, aux yeux du Gnostique, n'est pas nécessairement détentrice de vérité. Qui accepte de "mourir de son vivant ?" Seul celui qui répond spontanément par un oui sans ambiguïté est Gnostique. Combien y en aura-t-il parmi ceux qui fêtent le bicentenaire de la Révolution ?

E. G.

*
* *
*

Votre recommandation d'intérioriser le monde me gêne. En effet, ce monde est peuplé de haines, d'agressivités, de morales, de culpabilités. Si, donc, je l'intériorise, je me névrose.

C'est là qu'il faut revenir à Nisargadatta lorsqu'il dit "Rien est moi" est le premier pas "Tout est moi" est le suivant (Je Suis, p. 99).

Il faut donc prendre soin de faire le vide en soi, de se débarrasser des illusions du monde (évanescentes, comme dit Lao-tseu) avant d'intérioriser le monde.

M.D. 5.05.89

... J'aimerais répondre en quelques mots à votre observation sur ma recommandation d'intérioriser le monde. Cette recommandation vous gêne. Pourquoi ? La personne a déjà bien du mal à surmonter ses propres épreuves. Il serait donc absurde de vouloir la charger, tel un bouc émissaire, des "péchés" des autres. Comme vous le dites, vouloir à ce niveau intérioriser un monde peuplé de haines, d'agressivités, de morales, de culpabilités, c'est ajouter à ses névroses.

Il s'agit de savoir à quel niveau le transfert se fait et quel en est l'artisan. Ce ne peut être au niveau de la personne puisque celle-ci, comme le dit Nisargadatta que vous citez, résulte d'un malentendu. Vous précisez : "Il s'agit donc bien de faire le vide en soi, de se débarrasser des illusions du monde... avant d'intérioriser le monde". Oui, c'est bien de cela qu'il s'agit, mais qui opère ? Pour répondre à cette question sans glisser dans la dualité, il faut pouvoir décliner son identité. En somme, je dois être en mesure de dire après Jésus qui m'y autorise et, qui plus est, m'y invite (log 108) : "Je suis la lumière qui est sur eux, je suis le Tout ; le Tout est sorti de moi, le Tout est parvenu à moi" (log 77). Jésus intériorise tout ; il ne laisse rien à la traîne. Et quand je dis rien, je n'omets ni larmes, ni morale, ni haines, ni culpabilités... C'est en vain que je vais m'évertuer à faire le vide, si je n'ai pas conscience de ce que JE SUIS. En revanche, si j'assume mon identité, j'englobe tout, j'intériorise tout.

E. G.

*
* *
*

... Nous devrions dorénavant apprendre à nous exprimer en employant le JE de notre singulière identité, sans nous engluer à rabâcher les explications concernant les dangers du "mental", du monde, de la matière, de la chair et de tous les classiques épouvantails et fantômes sans substance de la panoplie de l'habituelle métaphysique.

Jésus s'adressait de façon directe à des gens simples sans pour autant délaissier l'essentiel de sa découverte de la source bouillonnante...

... Peu à peu nous trouverons le ton vif et juste des logia et des paraboles de Jésus pour exprimer nos rires, nos sourires, notre nouveau "OUI", nos états de Présence, nos compréhensions de ces merveilleuses mais si peu connues Facultés du Vivant...

... Il serait intéressant de rechercher ensemble, dans une approche sereine et respectueuse, une manière tout-à-fait impersonnelle de confier nos expériences de la Réalisation du Tout. Peut-être pourrions-nous envisager de mettre à nu cette question lors d'un prochain séminaire ?

M. L. 18.04.89

... Tu exprimes dans ta dernière lettre un souhait auquel je suis particulièrement sensible...

... Oui, c'est bien cela. Tu nous invites à écouter ce qui demande à naître, à se percevoir, à se reconnaître grâce à ce corps. Or à ce moment-là, quelle est l'identité de celui qui parle pour le bonheur de dire comment il se savoure dans la perfection de sa plénitude ? Si les Cahiers comme les rencontres peuvent devenir le lieu et l'occasion de cette expression, ils seront ce chant à plusieurs voix pour célébrer l'Unique ou plutôt pour permettre à l'Unique de se dire à la source de la Parole...

... Il faut avoir, dit-on communément, le courage de ses ambitions. Mais si le psychique a des raisons d'être ambitieux, le gnostique qui a réalisé sa véritable identité n'a pas à être ambitieux ; en revanche, il lui faut du courage, de l'audace même pour assumer ce qu'il est réellement et aussi une simplicité, une naïveté qui sont aux antipodes de la ruse et de la politique. Cette prise de conscience donne à celui qui parle, ou écrit, un ton, une liberté, une autorité inconnus des psychiques. Jésus nous donne, par ses paroles, un merveilleux exemple de cette souveraineté exercée avec aisance, simplicité, humour et toute-puissance. Tu le relèves dans ta lettre : "Jésus s'adressait de façon directe à des gens simples sans pour autant délaissier l'essentiel de sa découverte de la source bouillonnante. Non seulement Jésus parle en fonction de son identité, mais il nous invite à fonctionner comme lui, en devenant lui (log 108), ce qui nous permet à notre tour de dire ce qui demande à surgir de la source (log 50 ; 77 etc.), de l'écrire aussi ! Ainsi, comme tu l'écris encore, "peu à peu nous trouverons le ton vif et juste des logia et des paraboles de Jésus pour exprimer... nos compréhensions de ces merveilleuses mais si peu connues Facultés du Vivant".

Ces propos sur notre autorité réelle venant sous les yeux d'un psychique ne manqueraient pas de provoquer son hilarité comme ils risquent de provoquer un sourire condescendant chez le gnostique qui n'a pas encore quitté tous les vêtements de la honte. Du reste, curieusement, un parallèle intéressant peut être établi entre la démarche du gnostique qui parle ou écrit spontanément à partir de son identité réelle pleinement assumée et celle du psychique en mal de charismes que cultivent certains groupes appelés souvent pentecôtistes qui veulent renouveler la venue de l'Esprit et recevoir par là même ses dons miraculeux ; celui de parler en langues (glossolalie), et celui d'accomplir des miracles, surtout de guérison à l'occasion de pratiques de groupes où le chant, la tension, l'atmosphère surchauffée déclenchent parfois des phénomènes tels que des danses, des convulsions, etc.. Deux niveaux, deux comportements qui sont sans commune mesure, sans possibilité d'interaction, de dialogue..

E.

"La gnose est une aventure", dites-vous. "S'engager dans une aventure sans la conviction qu'elle aboutira serait pour le moins inconséquent et sans doute dommageable".

J'avoue être gêné par cette affirmation qui donne réalité au moi. Parler d'aventure signifie que le moi est considéré comme une entité réelle qui décide de s'engager à parcourir un chemin pour parvenir à un but. Vous mettez, de plus, dans la balance la nécessité d'une conviction, c'est-à-dire d'une foi, terme, qui rend compte d'une motivation intérieure, subjective, née de l'imaginaire. Cette aventure enfin, pour vous, a une logique puisque vous dites qu'il serait inconséquent et dommageable de ne pas croire en son aboutissement sans préciser d'ailleurs de quelle nature il peut être. On parle d'inconséquence lorsqu'il y a un manque de suite dans l'organisation rationnelle d'un processus fonctionnant selon le principe de causalité et le terme ne peut s'appliquer au domaine de la foi par principe étranger à cette loi. Quant aux dommages que pourrait subir celui qui manquerait de conviction par rapport à l'issue de l'aventure, vous ne précisez pas ce qu'ils pourraient être. A mon sens seule la foi aveugle en un destin à accomplir peut être dommageable, le salut ne pouvant être assuré que par la prise de conscience spontanée que rien n'est à accomplir parce que Tout est déjà là.

Concernant la question essentielle sur l'euthanasie, je dois dire que votre réponse ne m'a pas satisfait et qu'elle me laisse même perplexe.

Je suis d'accord avec vous sur la nécessité de définir d'abord l'identité de celui qui pose la question. Il ne peut s'agir évidemment que du "moi-je" qui se rendant compte de l'illusion dans laquelle il se débat vainement veut y mettre un terme afin de "laisser place" à la Réalité où tout est résolu. Il pourrait même apparaître "inconséquent" au niveau du mental de poursuivre dans une voie reconnue comme totalement irréaliste.

Vous argumentez en avançant que le moi n'a pas qualité pour mettre fin à une existence illusoire et que le Réel a besoin du corps pour se reconnaître.

Sur le premier terme je ne vois pas pourquoi le moi irréel ne pourrait pas s'autoriser à disparaître puisque dans le domaine de l'imaginaire il est possible de créer aussi bien que d'anéantir et que l'un n'a pas plus de valeur que l'autre au sein du rêve. La "décréation" prend toutefois une valeur positive lorsque le mental qui s'éveille essaie de passer du rêve à la Réalité. Deux voies s'offrent à lui : la voie lente, celle de l'ascèse psychologique de négation de tout ce qui apparaît irréel jusqu'au détachement absolu du moi, atteint par de si rares individus, et la voie abrupte, celle de l'immolation consciente du support physique du mental avec lequel il se trouve en étroite interdépendance.

En fait, si vous déniez au moi la faculté de mettre fin à son existence -c'est-à-dire à son rêve- c'est que vous attribuez au corps pourtant illusoire, une fonction "sacrée" : "Dieu a besoin du corps de l'homme pour se reconnaître". Vous vous placez ainsi du point de vue de la morale traditionnelle. La personne ne peut s'insurger contre la création de Dieu, tout à coup dans vos propos considérée comme réelle.

Ce va et vient intempêtif entre le plan de l'illusoire et celui du réel qui entraîne une confusion entre les termes et un amalgame des sens me désarçonne totalement.

R. G. 20.03.89

Votre habileté à manier les concepts m'a laissé perplexe.

La Gnose étant demeurée presque inconnue en Occident, la langue se révèle être souvent un mauvais serviteur lorsqu'on veut en parler, du moins celle des philosophes, quant à celle des poètes, elle est moins décevante parce que plus attentive à exprimer la vie dans sa permanence. Celui qui voudrait trouver dans l'Évangile selon Thomas la cohérence qu'un professeur est en droit d'attendre d'un exposé ou d'une dissertation serait bien déçu, à commencer par ce logion : "Celui qui connaît le Tout, s'il est privé de lui-même est privé du Tout".

Les mots souvent employés pour parler de l'approche de la Gnose, comme chemin, aventure, foi, doivent être interprétés et relativisés ne serait-ce qu'en raison du degré d'"ouverture" du chercheur. Celui qui a atteint l'éveil -encore une expression insatisfaisante- constate qu'il n'y a pas de chemin, pas d'aventure, pas de conviction. Mais il ne renie pas pour autant ce qui a précédé l'éveil. Ainsi Jésus annonce l'objectif -je pourrais tout aussi bien prendre un autre éveillé-. Cet objectif dépasse l'entendement mental : il s'agit de ne pas mourir. Ensuite, Jésus nous décrit les étapes que doit franchir le chercheur pour réaliser son identité. Son enseignement ne sera donc opérationnel que si j'accorde une foi totale à ce qu'il me dit. Quant aux étapes du cheminement qui vont du bouleversement à la souveraineté absolue en passant par l'émerveillement, j'estime qu'elles ne peuvent requérir que les aventuriers pour qui les épreuves qui les attendent sont une question de vie ou de mort. Le velléitaire risquerait d'en être pour ses frais, de même que tout psychique. Thomas le sait si bien (log 13) qui ne veut pas dire aux autres disciples ce que Jésus lui a confié. Il est simplement conséquent en voulant éviter que les autres pâtissent de ce qu'ils ne sont pas à même de porter.

Pour ce qui est de l'euthanasie, vous précisez bien qu'il ne peut s'agir que du "moi-je" qui, se rendant compte de l'illusion dans laquelle il se débat, veut mettre un terme à ses jours.

Vous donnez à la personne une liberté d'agir dans le monde du rêve que je lui dénie. Entièrement déterminée, elle ne peut rien changer à son devenir pas plus qu'à son passé. -Bien sûr, vous pouvez contester cette affirmation au nom de la liberté, néanmoins il s'agit de savoir à quel niveau elle s'exerce- Si donc un homme met fin à son existence illusoire, c'est parce que le suicide était dans son film.

Par ailleurs, je ne vois pas pourquoi vous dites que j'épouse le point de vue de la morale traditionnelle à propos du rôle du corps. Celle-ci a toujours oscillé entre un incarnationisme grossier et un idéalisme coupé du Réel. Il aura fallu l'Évangile selon Thomas pour que soit reconnue la vraie fonction du corps (log 29 ; 80 etc.). Je pourrais également vous citer maintes paroles d'un Nisargadatta ou d'un U.G. qui confirment Jésus. Nous avons beaucoup approfondi ce sujet au sein de Métanoïa tant il nous a paru capital. Je pense du reste que nos échanges ne peuvent être fructueux que si vous acceptez de mieux nous connaître.

E. G.

BIBLIOGRAPHIE

Notes de lectures

VASSE Denis - LA CHAIR ENVISAGÉE, éd. du Seuil, Paris, 1988.

Dans le dernier Cahier, j'ai rendu compte du livre de Denis VASSE intitulé : "Le poids du réel, la souffrance". Les circonstances m'invitaient à parler de cet ouvrage qui faisait en somme écho aux logia que nous approfondissons depuis plus d'un an : le livre et les paroles de Jésus parlent de la souffrance comme moyen de découvrir en nous l'Autre.

"La chair envisagée" poursuit la même réflexion -(j'ai envie d'écrire : la même méditation, tant celui qui écrit est à l'écoute de ce qui demande à s'exprimer par la bouche du patient). L'analyste nous dit comment il conçoit sa tâche : "... nous accompagnons celui qui "vient nous voir" sur le chemin qui traverse ses mirages. Le sujet humain y naît à l'ordre de la parole qui témoigne d'un corps dans le silence de l'écoute... Cette écoute, dénuée du jeu du regard et de la prétention à la domination, ouvre l'oreille au désir sans mesure de l'Autre" (p. 29).

Le monde scientifique, le monde médical, le monde tout court veut réduire la parole au discours lequel considère les personnes -ainsi que les organes- comme interchangeables : "L'homme de science obéit au savoir qu'il a de l'homme et aux possibilités de manipulation que ce savoir lui donne" (p.196). Le danger est stigmatisé : "Dans ce glissement subtil et inconscient, l'homme gagne le monde et se tue : plus il <comprend> et moins il sait d'où il vient et où il va" (p.199). On pourrait ajouter : "Et moins il sait qui il est".

Le discours est de l'ordre du mental. La parole, elle, passe par la chair : "La chair humaine, le corps charnel est le seul endroit où ça parle de vie, de l'acte d'une vie qui se donne..." (p.203). Dès lors parole et vie sont indissociables et "le corps de l'homme est dans le monde le lieu -et le seul- de l'ouverture à la parole" (p.206). Un tel langage est bien dans la ligne de l'Evangile selon Thomas où maints logia mettent en évidence le rôle du corps dans la reconnaissance et l'actualisation de l'Esprit.

* * *

HAWKING Stephen - Une brève histoire du temps, Flammarion, Paris, 1989.

Les ouvrages de vulgarisation scientifique, qui nous proposent une explication de l'univers, se multiplient. Récemment la grande presse publiait des interviews d'un astrophysicien américain d'origine vietnamienne, Trinh Xuan Thuan, à l'occasion de la parution de son livre chez Fayard : "La mélodie secrète". Le savant estime que le message qui nous vient du fond de l'univers n'est pas incompatible avec l'idée d'un créateur.

Professeur de mathématiques à l'Université de Cambridge, Stephen HAWKING, expose dans son livre, qui fourmille de révélations brillantes, les plus récents développements de l'astrophysique relatifs à la nature du temps, du monde, des trous noirs, etc.. Son livre, écrit pour les non-spécialistes, pose les grandes questions qui sont celles des gnostiques : quelle est la nature de l'univers ? Quelle est notre place dans l'univers et d'où venons-nous, lui et nous ? Pourquoi est-il ce qu'il est ?

HAWKING ne se contente pas de tenter de décrire ce qu'est l'univers, il se pose la question : pourquoi l'univers ? Les philosophes se sont révélés inaptes à expliquer le pourquoi. Qui dès lors répondra ? Voici ce qu'écrit à ce sujet HAWKING : "Même s'il n'y a qu'une théorie unifiée possible, ce ne sera qu'un ensemble de règles et d'équations. Qu'est-ce qui insuffle le feu dans ces équations et produit un univers qu'elles pourront décrire ?... La théorie unifiée... a-t-elle besoin d'un créateur, et si oui, celui-ci a-t-il d'autres effets sur l'univers ? Et qui l'a créé, lui ?" (p.212).

Cela fait beaucoup de questions et le livre qui se termine par des si nous laisse sur notre faim. Néanmoins l'espoir demeure de trouver un jour une théorie scientifique complète sur le pourquoi de l'univers et de l'homme. Et si la réponse est trouvée, ce sera, conclut l'auteur, "le triomphe ultime de la raison humaine -à ce moment là nous connaissons la pensée de Dieu" (p.213). Il n'est pas interdit, on le voit, à un savant d'envergure d'être naïf et un tantinet utopiste. Pourquoi personne ne s'avise de demander à la gnose la réponse aux grandes questions ?

* * *

GIRAUD Daniel - Nouvelle traduction du I CHING (YI KING) et du TAO TE CHING (TAO TE KING), Le Courrier du Livre, Paris, 1989.

Voici des textes millénaires avivés grâce à une nouvelle traduction. Daniel GIRAUD réunit les qualités requises pour un tel travail car il ne suffit pas d'être un sinologue distingué -certains missionnaires le furent, Jésuites y compris, qui sousestimèrent ces grands textes-, il faut avant tout être ouvert à la gnose. Précisons que ces deux traductions ont demandé à l'auteur douze années de recherches quasi quotidiennes. Le résultat est là. J'ai sous les yeux quatre traductions du Tao. Afin que le lecteur puisse se faire une idée de la difficulté du travail et de l'excellence de celui de Daniel GIRAUD, je donne les quatre versions d'un chapitre pris au hasard, le 33.

- | | |
|--|---|
| I.
Connaître autrui n'est que science
Se connaître soi-même est conscience

Vaincre autrui c'est avoir de la force
Se vaincre soi-même c'est être fort

S'efforcer d'agir c'est être volontaire
Se suffire à soi-même c'est être riche

Rester à sa place c'est vivre longtemps
Mourir sans mourir c'est être immortel. | II.
Celui qui connaît les hommes est averti ;
celui qui se connaît lui-même est réellement éclairé
Celui qui vainc les hommes est fort ; celui qui se vainc lui-même est réellement puissant.

Celui qui sait se suffire est riche.
Celui qui suit sa voie a de la volonté.
Celui qui reste à sa place dure longtemps.
Celui qui meurt sans cesser d'être a acquis l'immortalité. |
| III.
Qui connaît autrui est intelligent,
Qui se connaît est éclairé,
Qui vainc autrui est fort,
Qui se vainc soi-même a la force de l'âme.
Qui se contente est riche.
Qui s'efforce d'agir a de la volonté.

Qui reste à sa place vit longtemps.

Qui est mort sans être disparu
atteint l'immortalité. | IV.
Qui connaît l'autre homme est intelligent,
qui se connaît est éclairé,
qui vainc l'autre homme est fort,
qui se vainc est énergique,
qui sait se contenter est riche,
qui s'efforce d'agir a de la volonté.

Qui ne s'écarte pas de sa place vit longtemps.
Qui est mort sans être disparu
atteint l'immortalité. |

Ces rapprochements pourraient être multipliés, ils seraient tous à l'avantage des textes de Giraud. La même opération pourrait être renouvelée avec le même résultat pour le texte du I CHING.

Nous avons ainsi, réunis pour la première fois en un vade-mecum, ces deux grands textes qui sont un reflet éclatant de la sagesse de la Chine ancienne, d'un côté le I CHING qui nous ouvre à la permanence de l'impermanence et de l'autre le TAO TE KING, qui guide le chercheur en quête de son identité véritable.

* *

Du même auteur, chez Henri Veyrier, 1989, Métaphysique de l'Astrologie.

L'auteur a le souci de situer l'Astrologie par rapport à la Métaphysique, souci fort louable quand on sait que cette science a été galvaudée au cours des siècles pour aboutir à sa déchéance, accentuée par les médias du monde moderne. Il nous invite à découvrir l'astrologie, non pas sous l'angle de la personne obnubilée par son devenir, mais en tant qu'approche de l'Être en quête de son identité, de l'être qui cherche sa délivrance dans l'Être dont il procède. L'ordonnance du monde étant issue de l'Absolu originel, l'astrologie permet de lever le voile des mirages que la personne prend pour la réalité.

La métaphysique, selon Daniel Giraud, ne désavoue pas l'astrologie : "Savoir que rien n'existe ne contredit pas le fait apparent de naître mais permet de Réaliser que le Non-né ne peut mourir, que le Permanent n'est pas touché par l'impermanence du monde phénoménal. Le Cahier 55 (sept. 1988) rendait compte déjà d'un ouvrage de Giraud intitulé "Guide d'interprétation astrologique". La recension précisait : "Ce livre... nous apprend ce qu'est l'Astrologie, ou plutôt ce qu'elle devrait être : l'un des chemins du retour à l'Un".

Le champ d'activité de Daniel Giraud se révèle être des plus vastes, comme peuvent en donner une idée les compte-rendus ci-dessus. Cependant l'ensemble, éclairé par la gnose, témoigne d'une remarquable unité.

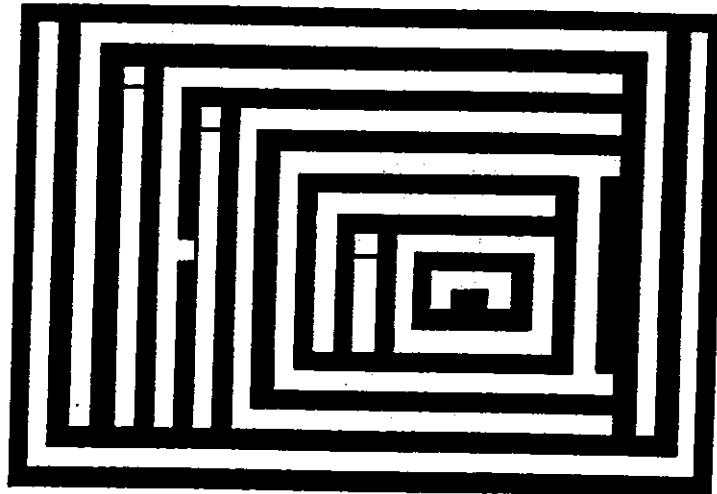
* * *

Nouveau Recueil de conversations avec Ramana Maharshi sous le titre SOIS CE QUE TU ES, Jean Maisonneuve, Paris, 1988.

Nous possédions déjà dans la collection "Spiritualités Vivantes" de chez Albin Michel, sous la forme d'entretiens, "l'Enseignement de Ramana Maharshi". Cette nouvelle traduction des enseignements du Sage de Tiruvannamalai présente un avantage sur le précédent ouvrage car les questions et les réponses portant sur un même sujet ont été regroupées par centres d'intérêts ; de plus le livre nous donne des entretiens inédits récemment découverts : deux raisons qui justifient amplement l'acquisition de ce nouveau recueil. Avec Jésus, avec Nisargadatta, Ramana Maharshi est un phare pour celui qui est en quête de la Réalité suprême. En moins d'un siècle, nous avons été gratifiés de présents que deux millénaires d'histoires n'avaient pas connus. Si nous sommes à même de mesurer notre chance, saisissons-là à bras-le-corps. Jésus est, bien sûr, actuel quel que soit le temps. Mais il a fallu la découverte de Nag Hammadi en particulier celle de l'Evangile selon Thomas pour nous restituer un enseignement qui, sorti dès l'origine de son contexte, n'avait été préservé dans sa pureté première qu'en milieu gnostique. Quand à Nisargadatta, il n'a plus à être présenté aux lecteurs des Cahiers Métanoïa. Ses entretiens sous la forme de questions et réponses, enregistrés puis traduits nous parviennent avec une fidélité qui satisfait le chercheur de Vérité. Quand aux entretiens de Ramana Maharshi, aucun enregistrement n'en a jamais été fait et la plupart de ses réponses ont été notées à la hâte par ses interprètes officiels. Sri Ramana s'exprimait dans l'une des trois langues vernaculaires du Sud de l'Inde : Tamoul, Telegu et Malayalam et ses interprètes ne parlaient pas toujours couramment l'anglais, ce qui a obligé parfois l'auteur du texte anglais à des interprétations dont elle s'explique du reste clairement dans son introduction.

Avec des accents et des termes qui sont propres, chacun de ces trois sages, de ces trois phares de l'humanité, expose avec une cohérence rigoureuse qu'il n'y a personne en dehors de l'Esprit. Chercher ailleurs pour mieux comprendre serait donner au mental un sursis avant l'ultime connaissance.

E. G.



POESIES

Tout était déjà au monde
mais rien vraiment avant
que ne me saute aux yeux
le jaune du colza -
Une saveur nouvelle m'est venue
en bouche et en oeil

je disais à mon Père

je n'ai pas pu appeler
la lumière dans les feuilles
ni porter la douceur des plumes
ni tenir la chaleur du bois

je n'ai rien fait pour
inventer la langue
des rayons de miel
je n'ai pas vu l'auréole noire de
ceux qui tombent des balcons

la lune n'est pas mon porte-manteau
pourtant je ne vois autre que moi
puisque mon ombre est celle de ton soleil

Manoune

où vas-tu voyageur
simplement vêtu d'ombre
au pays de la nuit

le monde est comme un pont
qu'il te faut traverser
sans jamais t'arrêter

énigme du fond des âges
énigme de l'origine
si proche et si lointaine
nostalgie de soi-même

Yves

quelle parole pour traduire
ce qui est déjà
prend ma couleur ?
langage d'avant le langage
voix sans voix
des commencements
verbe de foudre et de vent
d'avant son poids d'eau et de terre
d'avant l'incarnat des blessures

- je ne parlais guère
seulement attentive aux signes
exerçant un regard tranquille
au jeu sauvage des figures ...
l'arbre en bouquets
bientôt pluie de pétales
mes doigts pour déchiffrer
le secret des écorces
tout me parlait -

quand ai-je retrouvé
dans l'intime respiration des formes
mon propre souffle
émerveillé
quand ai-je reconnu
au travers des miroirs à l'éclat brisé
mon vrai visage
impalpable
qui peut le dire ?

C'est là
ça vit
je dévisagé

Mireille